

AIDER L'ADOLESCENT À ÊTRE SOI

RESPONSABILITÉS
ET ACTIONS
DES INSTITUTIONS
ÉDUCATIVES

**RENCONTRE PÉDAGOGIQUE NATIONALE
ORGANISÉE PAR LES CEMÉA À
AURILLAC (CANTAL)**

En partenariat avec la ville d'Aurillac

7, 8, 9 octobre 2008



Les Ceméa sont soutenus pour leur fonctionnement et leurs projets par les Ministères de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, de la Santé, de la Culture et de la Communication, du Travail, des Relations sociales et de la solidarité, des Affaires étrangères et par le Ministère de la Jeunesse.

AIDER L'ADOLESCENT À ÊTRE SOI

RESPONSABILITÉS ET ACTIONS
DES INSTITUTIONS ÉDUCATIVES

RENCONTRES PÉDAGOGIQUES NATIONALES ORGANISÉES
PAR LES CEMÉA À AURILLAC (CANTAL)

7 - 8 - 9 octobre 2008

Avec le soutien de la Caisse Nationale d'Allocations Familiales,
du Conseil Général du Cantal et de la ville d'Aurillac



SOMMAIRE

I/ INTRODUCTIONS	
Tous experts	3
<i>Gérald Courtadon, Directeur adjoint des Ceméa d'Auvergne</i>	
AIDER L'ADOLESCENT À ÊTRE SOI	7
<i>Dominique Besnard, Directeur du département Politiques et Pratiques Sociales des Ceméa</i>	
II/ CONFÉRENCES	
PRÉVENIR LES VULNÉRABILITÉS ET RENFORCER LES COMPÉTENCES DES ADOLESCENTS	11
<i>Patrick Dessez. Psychologue, co-directeur de « Prévenir les prises de risques des adolescents », éditions des Actualités Sociales Hebdomadaires, 2007</i>	
<i>Marie Choquet. Directrice de recherche, Inserm, a fait une conférence intitulée "Adolescents... nouveaux défis dans un monde en changement". La présentation sous forme d'un montage commenté ne pouvait être retranscrit dans ces Actes.</i>	
III/ ATELIERS	
ACCOMPAGNER LES PRISES DE RISQUES	27
<i>Rédaction par Daniel Larmarange</i>	
FAIRE VIVRE DES ESPACES D'EXPRESSION ET DE DÉBAT	31
<i>Rédaction par Bertrand Chavaroché</i>	
SOUTENIR ET VALORISER LES PARENTS	33
<i>Rédaction par Dominique Besnard</i>	
ADOLESCENTS DANS LA CITÉ	35
<i>Rédaction par Jacques Ladsous</i>	
ADOLESCENTS AU COLLÈGE ET AU LYCÉE	39
<i>Rédaction par Alain Noël</i>	
IV /REGARDS CROISÉS	43
<i>Avec Joëlle Bordet, Philippe Lebailly, François Chobeaux</i>	
V /CONCLUSIONS	61
<i>Jean-Luc Cazaillon, Directeur général adjoint des Ceméa</i>	
VI / CLÔTURE	67
<i>Philippe Carpentier, Maire-adjoint d'Aurillac en charge de la Jeunesse</i>	

I/ INTRODUCTION

TOUS EXPERTS

Gérald Courtadon

Directeur adjoint des Ceméa d'Auvergne

AIDER L'ADOLESCENT À ÊTRE SOI

Dominique Besnard

Directeur du département Politiques et Pratiques Sociales des Ceméa

TOUS EXPERTS

Gérald Courtadon

Directeur adjoint des Ceméa d'Auvergne

Bonjour,

Pour la troisième fois depuis 2004, cela devient une tradition, un mot d'accueil est de rigueur par l'association régionale des Ceméa Auvergne.

Les Ceméa ont une affection particulière pour le territoire d'Aurillac, à la fois pour l'accueil mais surtout pour les partenariats qui s'y vivent, notamment à l'occasion du festival de théâtre de rue.

Pour un mouvement d'éducation populaire, la question des jeunes et notamment de l'adolescence est une question habituelle. Voire un marronnier pédagogique.

En effet, on sait : l'ado a besoin de règles, d'un adulte référent qui représente la loi, un adulte qui n'est pas un copain ni un grand frère. Et c'est là que les spécialistes tous légittimes se pressent pour exister sur la grande scène.

L'éducation populaire est évidemment experte et spécialiste. L'animateur, fort de ses certitudes consciencieusement acquises dans les excellentes formations BEATEP, BPJEPS, BAPAAT, DEFA, BAFA ou BAFD conduites par les Ceméa, approfondies durant des réunions Jeunesse et Sports, organisées par des lectures informatives, documentaires et professionnelles, cet animateur là est un spécialiste.

L'enseignant en collège de ZEP, baroudeur des classes surchargées, qui aime jouer au foot à la récré de midi mais qui sait mettre un zéro « pour ton bien », baigné par les colloques pédagogiques sur la problématique Jeunes, « ce jeune sublimé par le transfert d'identité polarisé par le nécessaire meurtre du père et la contestation du paradis amniotique de la mère ». Ce jeune-là est en souffrance, et l'enseignant est son spécialiste.

Le travailleur social, lui, connaît la réalité des adolescents dans la rue, sur le terrain réel, dans la vie réelle. Il côtoie les Gothiques de la place de l'église, les nostalgiques du groupe Indochine qui se retrouvent vers l'hôtel du Japon, les geek du club cyber espace qui moulinent du World of Warcraft avec leur 3G au point, les lascars du hip hop avec Bambataa comme divinité. Il connaît toutes les catégories qui permettent une intervention adaptée avec une un peu de poudre de socialisation, un peu de communautaire, et une pincée d'individuel pour l'identité. Cet éducateur est un spécialiste

Je pourrais aussi vous parler du policier spécialiste du duo gentil-méchant.

Je pourrais digresser sur le loueur de DVD qui reconnaît les Denzel Washington en herbe.

J'aurais pu causer des chercheurs, sociologues, et autres jeunologues.

Derrière tous ces spécialistes, enfin, y a un père ou une mère qui découvrent que leur fils fume au détour d'une conversation lors d'un repas familial. Ces parents remis dans la réalité par ce petit être de 17 ans qui du haut de ses 1,80m fume des belles cigarettes blondes, mais aussi dès fois des cigarettes qui font rire.

Ces parents qui une fois les yeux ouverts découvrent que leur fille finalement a un copain avec qui elle dort parfois, et qu'elle écoute son téléphone MP3 tout le temps, même en cours quand elle s'ennuie.

Ce père, cette mère, parfois spécialistes dans leurs vie professionnelles des ados, des catégories de jeunes, de l'intervention éducative, sont tout d'un coup en face de leur impuissance.

Pourtant cet ado-là est visiblement heureux, avec des amis, des loisirs, des envies, des projets, parfois des idées pour le monde.

Cet ado est heureux et malheureux à la fois, le trouble du risque, l'attrait du morbide, la négation des cadres font aussi partie de lui.

Et là, ces parents retrouvent dans leurs souvenirs comment cette période peut être douce, par exemple quand on découvre l'amour, ou aride quand on expérimente l'échec.

Cette période a été la notre, et nous l'avons passée plus ou moins bien. Mais elle nous a permis les premières expériences : l'approche du risque, les journées à 2 de tension, les rencontres de l'autre... On peut se laisser aller à ses souvenirs, et ce flash back peut nous aider à comprendre.

Pour nous, éducateurs, cet exercice confirme notre choix d'être des accompagnateurs de réussite pour ces jeunes-là, car notre action a le mérite de nous mettre à chaque fois en face de nous même et en face du monde réel.

Quelle que soit ma manière, mon institution, mes valeurs, le choix d'agir pour l'éducation reste l'expérience la plus palpitante de la vie.

J'imagine que, nous tous qui sommes là, partageons cette aspiration, cette respiration pour agir aux côtés des jeunes et des ados pour les accompagner, parfois les guider, agir avec eux. Qu'ils soient sans papiers, dans les city stades, ou dans la rue, les ados nous en disent autant sur eux-mêmes que sur nous-mêmes. Ils nous parlent du monde d'aujourd'hui, préfiguration de celui de demain.

Alors je vous invite en tant éducateur, enseignant, travailleur social et parents d'adolescents, ou que sais-je encore, à poursuivre cette expérience à Aurillac avec nous.

AIDER L'ADOLESCENT À ÊTRE SOI

Dominique Besnard

Directeur du département Politiques et Pratiques Sociales des Ceméa

Je voudrais tout d'abord remercier la mairie d'Aurillac qui pour la troisième fois nous permet de tenir cet engagement pris dès l'origine des premières rencontres ; remercier le Conseil général qui nous aide aussi dans cette aventure. J'aurais aussi souhaité remercier le Conseil régional, hélas cette fois l'aide attendue n'est pas venue.

Après les « Adolescents en dérive », thème des premières rencontres en 2004, puis « Adultes-Adolescents, la relation éducative » en 2006, cette troisième édition des rencontres d'Aurillac pose le parti pris d'évoquer les questions d'évolution et d'accompagnement de l'ensemble des adolescents. De traiter ces questions aussi du point de vue des institutions éducatives dans les réponses apportées et les interrogations suscitées.

Ces rencontres, originales dans leur construction par des longs temps d'ateliers, ponctués et alimentés par des conférences et conclues par une table ronde, le sont aussi par leur réalisation dans le concours précieux de professionnels locaux et la participation de jeunes aurillacois salariés par une entreprise d'insertion pour assurer les services des repas et des pauses café.

« Aider l'Adolescent à être soi », tel est le titre que nous avons choisi. Pour le dire autrement, d'un pas de côté littéraire, je commencerai ainsi :

« Jamais cour n'a eu tant de belles personnes ». Ces quelques mots de Madame de La Fayette extrait de son roman *La Princesse de Clèves* qui a passé la une de l'actualité par la libre adaptation de Christophe Honoré pour son film « *La belle personne* », pourraient à eux seuls exprimer d'une certaine façon le thème et l'esprit de ces troisièmes rencontres sur l'adolescence. Le film de Laurent Cantet, dans une registre très différent, « *Entre les murs* », dépeint aussi ces personnalités adolescentes d'aujourd'hui.

L'adolescent, il nous faut le dire, le redire et le reconnaître est une personne à part entière, et une véritable belle personne. Et par les temps qui courent, ce n'est pas rien que de l'énoncer ainsi.

Car c'est une personne aujourd'hui maltraitée dans la plupart des discours entretenus par les adultes et colportés par les médias. Cet adolescent caché trop souvent derrière le jeune, celui qui fait la une des journaux par ses actes répréhensibles. L'adolescent est tout autre, même s'il peut aussi être celui là parfois.

Pour nous, militants des Ceméa, forts de nos expériences éducatives et sociales diverses, que ce soit au collège, au lycée, en camps d'ados, à la maison de quartier, dans les festivals, à l'hôpital ou dans les lieux de vie, nous savons que cet adolescent est tout sauf cela. Tout sauf ce que le traitement médiatique dominant et certaines lectures dites scientifiques voudraient nous faire croire. L'adolescent, comme tout homme au demeurant, ne peut se réduire aux actes qu'il commet.

Mais cette tendance lente et lourde, cette dérive sociétale de l'idéologie victimaire et du tout sécuritaire au nom de la préservation des libertés individuelles, annule de fait toute lecture complexe du contexte social et politique, et entraîne insidieusement chacun à lire en l'autre un potentiel danger. Et l'adolescent tout à coup inquiète, puisqu'il n'est plus vu pour lui-même mais pour ce qu'il représente.

L'adolescent, le vrai, quand nous prenons le temps de l'observer, existe, mais il existe dans la solitude incarnée de ses doutes et ses fulgurances, au milieu de ses pairs, sa cour, qui lui permettent expression personnelle et repère identitaire. Ce « Jamais cour n'a eu tant de

belles personnes » condense alors ce que nous voulons postuler de la définition de l'adolescent : une bien belle personne, attirante, attrayante, déroutante, questionnante, qui nous intime en quelque sorte, nous les parents, nous les éducateurs, d'inventer nos attitudes et nos réponses, et nous rappelle à chaque assaut de sa part la place qui est la nôtre, celle de l'adulte, que nous devons occuper ou que nous devrions occuper, adulte assurant, rassurant, que nous nous devons d'être.

Que nous le voulions ou non, cet adolescent, traversé par son grandissement des transformations/pubertaires, « homard complexé » de devoir quitter sa peau d'enfant dans une extirpation délicate et douloureuse, met au grand jour ce qui n'arrivera plus avec cette même force dans les autres périodes de la vie, une des dimensions essentielles et existentielles de l'humain : la fragilité.

Quand les recherches les plus récentes comparent le cerveau d'un adolescent à un bolide aux mauvais freins, capable à la fois des plus actives envolées intelligentes et créatrices mais sans la moindre capacité à réagir avec la maturité nécessaire du fait de la non activation de la zone ad hoc du cerveau, ce qui expliquerait les comportements et les actes des adolescents et de fait induirait les rectifications possibles pour les plus inadaptés de ceux-ci (!), ces chercheurs confirment ce que les éducateurs relatent depuis longtemps, c'est à dire la grande plasticité de l'intelligence dans des premières fois successives d'expériences et un rapport à la réalité très parcellaire. Mais dans le même temps ces chercheurs commettent une erreur profonde en oubliant de considérer la part de la conscience de soi comme indicateur de l'engagement dans le réel : « Je suis ce que je comprends de ce que je perçois du monde ». Mais il est vrai qu'aujourd'hui les approches complexes et croisées ne sont guère de mise !

L'affectivité, pour autant qu'elle ait une part constitutive d'origine moléculaire, chimique, ne peut se lire uniquement à la lumière des préconstructions des échanges des atomes. Et l'inconscient ne peut être contenu dans un échange de neuromédiateurs ! Le langage est bien là pour nous rappeler chaque jour la part d'humanité en chacun de nous à travers cet exercice impossible de devoir s'efforcer de toujours trouver le mot juste pour dire notre pensée. Et s'il est bien une langue de l'approximation dans l'expression de sa pensée, c'est celle de l'adolescent qui parle ou qui se tait mais qui adore entendre parler, écouter l'écho du monde, commencer des phrases qui n'en finissent jamais, jouer des mots dits ou tracés, dans l'intimité du journal ou dans l'extimité de l'ambiance de la bande ou du groupe. S'essayer à dire et à se dire pour mieux se situer et mieux se connaître. Dire et douter, affirmer et contredire, asséner et infirmer.

Que nous le voulions ou non cet adolescent, à livre ouvert, nous dit sa conscience d'être vulnérable et nous renvoie sa capacité de force et de destructivité : savoir pour soi et ne plus être maître de soi, annoncer ses choix et énoncer la peur de ne pouvoir ordonner sa vie, exulter sa rage de vivre et partager la peur de subir, celle de la passivité; tels sont les affres de ce long moment.

Cette jeunesse grave et gracieuse, « fragile comme du verre », nous brandit cet oximore : rien de plus solide, de plus transparent que le verre qui sépare, protège et laisse à voir, et qui cache dans le même temps sa brisure et son point d'impact.

Alors, « La fatigue d'être soi », état normal dans cette énergie sans cesse exprimée, telle pourrait aussi être la formule qui caractériserait l'adolescent quand nous le fréquentons avachi, apathique, voire dépressif et remettant en question toute attitude d'aide, mais se désolant de notre absence de réponse.

L'adolescent est une bien belle personne aussi, et sans doute plus que nous le pensons, pour ce que nous pourrions nommer comme le prototype de l'état adolescent, à savoir l'état amoureux. L'amour et la beauté sont l'adolescence et l'adolescent. A l'acmée de l'expres-

sion des émotions, partagé entre sentiments extrêmes, secrets et trahisons, l'adolescent se jette dans ce rapport romantique à la vie, prix à payer de la construction de sa future place. Alors aider l'adolescent à être soi, pour les adultes que nous sommes, parents, éducateurs, c'est s'interroger sur nous-mêmes. Si l'adolescence est un passage, « l'adulthood » si j'ose ce néologisme, est une posture et parfois une imposture, autrement dit une manière d'être là. Aider l'adolescent c'est d'abord être là, là physiquement, au bon moment, là où il faut, là dans la parole, dans le discours de l'échange, dans la reconnaissance de la demande qui ne suppose pas de réponse immédiate dans un agir ou par un objet comme trop souvent nous le constatons, mais dans cet accueil de la demande d'être soi ici et maintenant. L'adulte aidant est donc celui qui, avant toute autre capacité, est lui-même en suffisante solidité personnelle, en approche lucide des adolescents pour agir.

Pour les professionnels, cette place et posture n'est pas toujours aisée mais elle peut se travailler. Pour les parents, cette place et posture n'est pas d'évidence, pris aux mailles de l'amour et de l'éducation de leurs enfants. L'aide et la solidarité entre les adultes, professionnels et parents, doivent alors jouer à plein. Nul intérêt à pointer les supposées compétences des parents dans les conduites interrogatives des adolescents, leurs enfants, sauf à penser premières les approches déterministes de la construction humaine ou à prôner une culture de la faute. Plutôt prendre en compte les spécificités du développement des adolescents et la dimension culturelle et sociale de l'influence du milieu sur les personnes, et ne pas dénier la dimension politique des réponses à apporter. C'est à cette place que les institutions éducatives et sociales ont des réponses et des propositions originales à exprimer, qui prennent en considération les aspirations des adolescents dans une relation d'accompagnement contenant et en continuité d'un lieu à l'autre, des parents aux enseignants des collèges et lycées, des parents aux animateurs des structures de loisirs, des parents aux travailleurs sociaux ou de santé.

Les Ceméa, depuis fort longtemps, prêtent intérêts et recherches à cette période de la vie, ultime période qui précède celle des adultes, et démontrent s'il en était encore besoin par l'accueil chaque année de milliers de jeunes gens dans les formations d'animateurs, ceux-là mêmes qui vont accompagner et partager un temps de vacances de plus d'un million d'enfants, la grande capacité de ces jeunes adultes à prendre des responsabilités. A nouveau aujourd'hui, ici nos cinq ateliers et les conférences et débats divers vont nous permettre de questionner ces quelques affirmations ou interrogations que je viens, à ma façon, par touche, d'énumérer.

Parce que demain le monde appartient aux adolescents d'aujourd'hui, et c'est tant mieux, je voudrais terminer mon propos par cette citation de Winnicott : « Laissons les jeunes changer la société et montrer aux adultes la manière de voir celle-ci d'un œil neuf. Mais quand un jeune lance un défi, il faut qu'il y ait un adulte pour relever ce défi. »

Je nous souhaite de bons travaux et des rencontres fructueuses.

III/ CONFÉRENCES

PRÉVENIR LES VULNÉRABILITÉS ET RENFORCER LES COMPÉTENCES DES ADOLESCENTS

Patrick Dessez

*Psychologue, co-directeur de « Prévenir les prises de risques des adolescents »,
éditions des Actualités Sociales Hebdomadaires, 2007*

PRÉVENIR LES VULNÉRABILITÉS ET RENFORCER LES COMPÉTENCES DES ADOLESCENTS

Patrick Dessez
Psychologue

PREVENIR LES VULNERABILITES ET RENFORCER LES COMPETENCES DES ADOLESCENTS

J'ai une expérience de l'accueil des adolescents et de leurs parents dans un cadre hospitalier d'accueil et d'urgence qui concerne principalement des crises individuelles et familiales qui se traduisent par des agirs destructeurs (tentatives de suicide, agitation, phlébotomies...). J'ai également une expérience de la prévention au sein du centre Jean Bergeret, à Lyon, que j'ai dirigé pendant 10 ans. Ce centre conçoit et anime des programmes de prévention des conduites à risque et reçoit des adolescents dans des points d'accueil et d'écoute jeunes. J'ai également eu une activité militante aux Ceméa, qui reste très présente dans ma manière de concevoir des outils de prévention destinés aux jeunes et à leurs parents.

Je discuterai de trois préoccupations qui répondent à des objectifs de prévention en direction des adolescents, et qui concernent aussi les lieux éducatifs où s'exerce une activité préventive visant à favoriser l'engagement des adolescents dans un souci de soi et de l'autre : Comment les adolescents peuvent maintenir une soif de découverte et d'autonomie tout en conservant un souci de soi et de l'autre ?

Comment construire des dispositifs de prévention qui les aident à se connaître, à s'estimer et à se projeter ?

Comment favoriser l'engagement des adolescents dans une vie sociale qui implique des valeurs telles que la responsabilité, la citoyenneté et la solidarité ?

Je proposerai de passer par une compréhension des adolescents d'aujourd'hui à travers une approche sociologique, puis par une compréhension plus clinique du travail psychique que doit réaliser tout adolescent. Enfin, je terminerai par une évocation des enjeux de la prévention en présentant un outil de prévention.

Les adolescents, reflets des évolutions sociales

Les adolescents sont le reflet des évolutions d'une société dominée par l'individualisation et une économie de marché qui fragilisent le lien social, l'autorité des institutions et de leurs représentants que sont les adultes, ainsi que les pactes fondateurs qui les constituent, d'où un manque de repères structurants et symboliques. Nous vivons dans des sociétés dominées par la recherche individuelle de l'exploit, de l'apparence spectaculaire et de l'épanouissement individuel, sans ancrage fort sur le lien social et sur la solidarité collective. Les institutions porteuses de valeurs sont fréquemment dévaluées au profit d'une liberté de la concurrence entre des acteurs individuels. Les exploits individuels valorisant la recherche de la sensation extrême fascinent les uns et les autres. La figure du footballeur richissime, mais aussi celle du trader se perdant dans l'exploit de sa performance, nous intéressent tout comme les adolescents raffolent des exploits sensationnels vus quotidiennement sur You Tube ou

des photos exhibant l'intimité de leurs copines sur FaceBook. La sensation extérieure et excitante de l'apparence nous séduit plus que l'intériorité progressive de l'éprouvé dans un poème, ou la représentation subjective d'une situation dans un roman.

C'est dans ce cadre que se développent plusieurs fragilités qui ont une répercussion sur le développement des enfants et des adolescents et de leurs contextes éducatifs. Il faut tenir compte dans l'éducation que les adolescents, particulièrement les garçons, se situent beaucoup plus dans une saisie sensible et immédiate de l'image que dans une socialisation progressive de l'écrit. La dépendance à cette sensation immédiate pourra prendre chez certains la forme d'une activité occupationnelle (dépendance aux jeux en réseaux, utilisation compulsive et solitaire d'Internet), et chez d'autres multiplier les recherches d'excitation fortes sans frustration ni détour symbolique pourtant créateurs de l'humanité plaisante de nos relations sociales.

La moindre autorité des institutions, et la valorisation de la concurrence entre acteurs individuels soumis aux impératifs d'enrichissement et de rentabilité, produisent des adolescents soumis à des pressions tenaces portant sur leurs performances scolaires et sur l'impératif d'excellence auxquels certains, en situation d'échec, ne peuvent échapper que par un jeu avec l'exclusion. Ceux-là jouent sans but avec l'institution par des agirs destructeurs et sans éthique avec les autres, ou par des conduites à risques destructrices (scarifications, tentatives de suicide, violences diverses).

Le lien social et les valeurs de solidarité sont devenus extrêmement fragiles. Le collectif porteur des valeurs démocratiques est l'objet de projections disqualifiantes au profit de relations individualisées de soutien des plus difficiles ou des plus vulnérables. Le lien à l'autre, source de différences et d'enrichissement personnel, est perçu comme un risque de mauvaise influences ou de risques, surtout si celui-ci revêt les figures de l'étranger ou de l'exclu. Il est nécessaire dans ce contexte de valoriser le lien à l'autre, d'affirmer les fondements sociaux et collectifs de l'éducation par l'organisation d'une capacité de choix et par des activités qui redonnent aux adolescents des capacités instituant créatrices de transformation de leur rapport au monde et susceptibles de leur apporter une confiance dans les autres. Il faut également que tout ceci prenne sens dans la vie de l'adolescent. Or, la prise de sens qui nous confère une possibilité de prise sur le monde, source d'estime de soi et de respect de l'autre, a des racines affectives. Ce qu'on peut alors développer chez l'adolescent, c'est la force de l'émotion et de la motivation. Je crois qu'il faut revaloriser chez eux la force de l'expression personnelle en public, témoignage de l'engagement dans une motivation à agir avec les autres de manière solidaire. Les médiations du collectif et de l'activité sont des outils de l'éducation nouvelle qui contribuent à lutter contre l'hégémonie de l'apparence et de la sensation, au profit de l'expression qui renforce les représentations de soi et de l'autre à travers des activités symbolisatrices de notre existence et de notre manière de nous inscrire dans le monde.

L'adolescence est une période critique où vont être expérimentés de nouveaux éprouvés et expressions de plaisir, mais aussi de souffrance. Je crois que pour que la souffrance des adolescents ne devienne pas pathogène, qu'elle ne soit pas source de conduites à risques, il faut créer des situations pédagogiques qui poussent à la symbolisation, qui, en transformant le monde, conduisent à sentir les choses, à se penser, à penser l'autre et à penser l'activité, et qui ouvrent sur un lien à l'autre pour pouvoir solidifier cette activité. Dit plus simplement, je crois qu'il ne s'agit pas seulement de consommer de l'activité, mais aussi de pouvoir organiser des temps de symbolisation dans et autour de cette activité. Ce que j'entends par

symbolisation c'est produire une expression personnelle en groupe qui permette de se voir, de se sentir, de s'éprouver et de se penser à travers une activité sociale qui impose certains codes de construction de sa propre expression, qui sont à respecter.

Comment peut-on comprendre les adolescents d'aujourd'hui ?

C'est savoir, comprendre et prendre en compte qu'ils vivent les transformations corporelles de la puberté, c'est-à-dire toutes les transformations induites par les évolutions hormonales et qui ne sont pas toutes d'ordre sexuel, mais qui sont d'ordre de la posture et aussi de la stature et du tonus moteur (augmentation de la taille, de l'ensemble de certains caractères morphologiques plus marqués avec un caractère définitivement féminin ou masculin). L'irruption assez brutale d'un corps potentiellement capable de force adulte, de relations sexuelles génitales et de procréation fait entrer l'adolescent dans un travail psychique et social qui le pousse à sortir progressivement des liens de dépendance aux adultes qui l'entouraient jusqu'alors. Notons que ces changements hormonaux surviennent plus tôt qu'au début du siècle dernier. Ce n'est pas forcément pour cette raison là que les changements intellectuels interviennent plus tôt, ce qui amène une question intéressante à discuter sur le sentiment de responsabilité et sur l'évolution intellectuelle qui ouvrent normalement l'adolescent au monde et à l'abstraction. Il n'est pas du tout certain qu'on observe une évolution plus précoce du sentiment de responsabilité ou des évolutions intellectuelles qui ouvrent à l'abstraction.

L'enjeu des transformations psychiques sera d'élaborer une nouvelle position du sujet par rapport aux adultes, les liens de génération, et par rapport aux copains et copines, les liens d'affiliation. L'adolescent devra rentrer dans un nouveau regard sur lui même qui lui attribue une nouvelle définition de ce qu'il est intimement et publiquement (« Je ne suis pas pareil en moi et dans ce que je figure » disent quelques adolescents), de ce qu'il paraît, ou de ce qu'il espère devenir. Il est évident que les figures du pote, de la confidente, sont alors des figures du double et sont extrêmement importantes avec le groupe comme lieu de socialisation privilégié. Ce ne sont pas encore les figures de l'amour qui l'introduiront ultérieurement à la différence et à la complémentarité qui sont ici organisatrices, mais bien plus les diverses tonalités de l'amitié, de la sympathie, de l'antipathie, de la complicité et de l'évitement qui vont accompagner l'adolescent pendant toute une période. Les médias (la publicité, des stations de radio) jouent énormément sur cette figure du double. Ils attirent l'adolescent en se faisant passer pour son double.

C'est à partir de cette figure du double amical et protecteur que se déploiera ensuite la figure de l'amoureux ou de l'amoureuse. Ce n'est que dans un temps ultérieur que l'adolescent vivra des relations qui le feront accéder au plaisir de la différence, du partage et de la complémentarité. L'adolescent s'appuie d'abord sur ceux et celles qui lui ressemblent, les copains mais aussi les medias, pour pouvoir peu à peu se différencier. Dans un monde planétaire les copains ce ne sont pas seulement les copains physiques, mais aussi tout ceux avec qui on peut être en contact et dont on pense qu'ils nous ressemblent. D'où l'attrait pour toutes les communications par SMS ou par portable, les réseaux sociaux... Cela permet de se créer un monde, un peu comme des jumeaux, un monde où l'on se ressemble à l'écart du monde adulte, y compris dans l'effort pour créer des langages plus conviviaux, du relâchement, ou des apparences plus décontractées qui ont toujours été inventés par les jeunes.

Précisons simplement que les adolescents préfèrent aujourd'hui la posture du côte à côte. Le face à face était celui d'une société marquée par la confrontation des générations. Le

côte à côte est la posture manifeste d'une société où les adolescents expérimentent plus qu'ils ne s'identifient. La *rave* en est l'emblème : aucune opposition. Juste une demande de les laisser tranquilles faire la fête. Le rituel de l'abus de boissons alcoolisées le samedi soir, lorsque les parents sont partis en week-end, ressemble aussi à cette pratique excessive qui s'expérimente sans qu'une relation centrale aux adultes puisse la structurer.

Je vais maintenant rappeler en trois points comment ces transformations pubertaires engagent les adolescents dans un travail psychique.

Une force qui fait parfois perdre les mots

L'adolescent acquiert une force physique peu à peu équivalente à celle d'un adulte. Il est doté d'une puissance potentielle qui lui permet d'entrer dans des rapports de pouvoir, des rapports d'autorité et dans des rapports de violence. C'est à dire qu'il acquiert un pouvoir de vie et de mort sur lui-même et sur les autres. On constate d'ailleurs une augmentation de la fréquence des crises suicidaires, des violences et des addictions à partir de 14 ans. Il y a là un accroissement des propos inconvenants, parfois des actes, et de la brutalité de la mise en acte de scénarios imaginaires.

Il y a aussi chez certains la rage qui affleure et qui témoigne de la difficulté à se libérer en sérénité des dépendances infantiles. On est toujours surpris en psychothérapie, ou dans les débats que nous menons avec les adolescents dans les expositions de prévention, de la force et de l'intensité de cette rage qui s'exprime par un sentiment d'injustice ou de révolte peu canalisé et vécu au niveau individuel à travers des postures agressives ou de défi. Les conduites à risques qui retournent la violence contre soi ou contre l'autre confirment chez certains adolescents le primat d'actes qui viennent remplacer une pensée, source de trop de souffrances ou d'une multitude d'éléments trop envahissants.

Ces mouvements pubertaires qui procurent à l'adolescent de nouvelles forces, mais aussi de nouvelles sensations, lui font perdre les mots. L'adolescent est celui qui a des sensations nouvelles, en particulier sensuelles et sexuelles, qui lui font perdre les mots qui lui servaient antérieurement à décrire ses expériences. Il n'a pas des mots pour les décrire, et il doit chercher à reconstituer une sorte de chaîne associative, une parole, un discours, qui lui permettront de mettre à nouveau des mots sur ces nouvelles sensations et sur son rapport au monde. Cette épreuve difficile peut conduire certains adolescents à se sentir envahis par la perte ou l'absence de mots, en pensant alors assister à un monde où les scénarios imaginaires se perdent. A ce moment là ils s'organisent en groupes avec la mise en jeu d'un rapport de domination des autres et d'un rapport de soumission au groupe. Toute différence est vécue comme une menace ou comme une difficulté. Bien sûr, dans ce cas, les relations adolescents/adultes sont plus conflictuelles, les relations filles/garçons sont souvent marquées par des rapports de domination, ou bien par des réactions d'inhibition où le silence et le retrait gagnent largement sur la parole.

Précisons qu'il existe plusieurs adolescents. 80% des adolescences se déroulent sans crise comportementale majeure et sans conflit bien marquant. Ces adolescents vivent leur différenciation avec aisance et une certaine assurance qui les rend sereins. Et puis il y en a quand même 20%, chiffre relativement important, qui se déroulent avec du mal-être, avec des insatisfactions fréquentes, avec une exacerbation des sentiments et avec des conduites à risques. Et il y en a quelques unes parmi ces 20% qui se terminent dans des rapports de domination, une absence de parole réelle, une absence de scénarios imaginaires, et un appauvrissement des relations sociales. Le groupe assez restreint de copains est alors idéal-

lisé et vécu comme le seul espace bienfaisant ; la société et les adultes sont ressentis comme des menaces de l'intégrité personnelle. Ces jeunes peuvent rentrer dans des stéréotypes du type « la société est pourrie... » qui témoignent d'une espèce d'archaïsme et d'une menace projetée sur l'ensemble de la société. Le clivage entre ce qui est bon et idéalisé (le double) et ce qui est menaçant, la société ou les autres (la différence) les confirme dans un monde social appauvrissant. Dans ces cas là on peut craindre la survenue de violence et de rapports de force. Le déni et le défi sont alors des postures fréquentes d'entrée dans la relation avec l'adulte. C'est souvent ce type d'adolescent en crise que je reçois dans les services d'urgence. Ils viennent présenter leur souffrance masquée par des agirs, des addictions, des crises suicidaires, des troubles des conduites alimentaires ou des crises liées à l'explosion d'une violence qui ne se contient plus.

Je prendrai l'exemple d'une jeune fille âgée d'à peine 18 ans. Elle consomme de l'ecstasy, et elle vient à l'hôpital car quelqu'un lui a donné du LSD, ce qui l'a fait délirer de façon angoissante. Elle a eu très peur et elle est venue à l'hôpital. Cette jeune fille raconte comment elle paraît fière d'être enfermée dans des conduites à risques multiples. En entretien familial elle marque son territoire et dénigre toute parole portant sur son expérience et sa vie en ne laissant à personne le droit de l'affecter ou d'évoquer ses souffrances. Cela est vraiment le signe d'un clivage profond, d'un risque d'enfermement dans un symptôme circulaire où elle peut s'enfermer pendant des années. Et c'est en ne banalisant surtout pas ses comportements qu'on pourra essayer de proposer à cette adolescente un espace de contenance psychique susceptible de faire renaître un temps d'expression personnelle.

Symboliser pour mieux agir

La puberté confronte aussi à la survenue de l'érotisation dans les relations humaines. A partir du moment où l'adolescent est excité, il sait que les autres le sont également et c'est quelque chose qui va changer sa vie. Il va être en recherche de l'objet satisfaisant et de l'activité adéquate. Il est en quête de nouveaux modes de satisfaction. Les adolescents vont abandonner les activités qu'ils investissaient pendant l'enfance. Il y a quelque chose qui ne va pas, qui se traduit par de la morosité, des abandons. Il vont rechercher des nouvelles modalités de satisfaction à travers les modes, à travers les confrontations aux semblables, et à travers la figure du double. Cette recherche entraîne l'adolescent dans une appétence relationnelle, dans une voracité des rencontres parce qu'il est confronté à ce qu'on appelle l'impasse pubertaire. Il ne peut plus être touché de la même manière, en particulier par sa famille, mais aussi par les adultes, du fait de l'excitation que cela peut provoquer. C'est une manière concrète de dire que l'adolescent est affronté au fantasme de l'inceste, c'est-à-dire qu'il est affronté au fait que les adultes qui sont autour de lui et lui-même, peuvent érotiser la relation. Il y a là une impasse familiale liée à la survenue de la capacité d'érotisation. A ce moment là, ses goûts, ses préférences, ses inclinations relationnelles vont se modifier et il va partir à la découverte d'une nouvelle autonomie. Ses émotions deviennent plus exacerbées, notamment avec les membres de sa famille, du fait de l'excitation ambiante.

L'adolescent ne veut plus être touché corporellement mais aussi affectivement et intellectuellement. Il supporte moins l'influence des adultes et il veut se sentir à l'origine de ses pensées et de ses émotions. Ce n'est pas un interdit absolu, mais l'inclinaison est là. Dans certains cas, cette sorte de restriction du toucher doit concerner surtout les parents, dans d'autres elle va concerner aussi les membres de la famille, mais aussi les enseignants, les travailleurs sociaux, les animateurs, qui doivent se mettre à une distance suffisante pour ne pas trop l'éprouver ou l'influencer. Il y a des mots du type « tu ne me toucheras pas, tu ne m'in-

fluenceras plus, voire tu n'existe plus pour moi. » On rencontre fréquemment ces adolescents qui nous menacent parce qu'ils ne veulent pas être touchés par l'adulte, et qui le manifestent bruyamment.

Ce travail d'obsolescence, c'est-à-dire de mise à distance et de deuil d'une relation de proximité importante avec l'enfant, contraint les adultes à se tenir dans une place plus périphérique sans abandonner leur volonté éducative. Comment les parents savent-ils se mettre à bonne distance des adolescents en évitant toute complicité ou toute intrusion excessives ? Cela leur pose des questions : « Comment puis-je être valorisant, sympathique, attachant avec mon fils que j'ai porté corporellement, maintenant sans le toucher, comment puis je garder le contrôle maintenant que je me situe dans une position d'autorité plus périphérique ? » Trouver la bonne distance relationnelle est un des enjeux majeurs pour tout adolescent comme pour tout adulte. Ces sensations d'intrusion ou au contraire d'indifférence, voire d'abandon, seront à l'origine de nombre de situations de souffrances qui font revivre à l'adolescent comme à ses parents des angoisses de séparation, ferment de situations de rupture.

L'érotisation des relations fait aussi découvrir à l'adolescent que la vie comporte des aspects implicites qui forment la trame de l'intimité. On ne se dit pas tout. L'intimité n'est pas seulement le fait de s'enfermer dans la salle de bains ou dans sa chambre. L'adolescent comprend qu'il existe de choses masquées, détournées ou déguisées. Il interroge le caractère implicite des conversations, il interroge l'histoire familiale, il questionne, dans sa tête au moins, les événements qui ont eu lieu dans la famille. Par exemple, c'est là où il se fait une idée, souvent non dite, du divorce de ses parents, alors que l'enfant adhérerait très souvent à l'explication de sa mère ou de son père. Cela se voit très bien en entretien familial quand on évoque des points troubles de l'histoire familiale sur lesquels l'adolescent s'est construit de impressions ou de interprétations personnelles qui contredisent parfois la parole familiale collective. Tout l'espace des secrets, des non-dits, des refus de communiquer devient de l'ordre des questions, et bien sûr, ces questions peuvent être vécues comme traumatisantes par l'adolescent maintenant qu'il a une idée du sens caché des choses. Ce qui explique que l'adolescent, et c'est une leçon pédagogique majeure, doit pouvoir symboliser pour ne pas avoir à agir. Il faut qu'il puisse produire des représentations, des sentiments et des émotions pour ne pas devoir agir trop vite.

Ceci est très important, c'est pour cela qu'il faut soutenir la symbolisation chez les adolescents, parce qu'elle devient fondamentale parce que maintenant les actes, y compris leurs caractères implicites, se déroulent sur une scène de réalité et non plus sur une scène de fiction comme pendant l'enfance. Parvenir à les symboliser permet de ne pas réaliser trop vite ces scénarios imaginaires, ou de les réaliser de manière plus adéquate et plus satisfaisante. Toutes les activités qui facilitent la symbolisation de l'expérience adolescente sont donc des vecteurs d'expression précieux : Le dessin, le jeu dramatique, les jeux sportifs, les activités de communication produisent de la fiction symbolisante utile à une maturation sociale de l'acte qui devient une activité sociale. Tout le problème de l'adolescent c'est « quand j'ai envie de taper quelqu'un, comment je fais ? Est-ce que j'y pense ou est ce que je décharge tout de suite ? ». L'adolescent va devoir symboliser ce qu'il pourrait accomplir. Il va même symboliser pour ne pas être contraint de l'accomplir. Et l'activité se dote ainsi d'un contenu implicite de sens et de représentations, qui le conduira ensuite à penser aux conséquences de ces actes pour lui-même et pour autrui. Précisons que les adolescents produisent eux-mêmes cette activité de symbolisation de leur expérience quand ils passent un temps impor-

tant en intercourse ou sur MSN à échanger sur l'état de leurs relations. C'est comme cela que l'adolescent devient responsable et autonome, en insérant dans ses activités une activité sociale de paroles qui l'aide à se connaître et à être en empathie avec l'autre.

L'affirmation personnelle féminin et masculin

J'ajouterai un dernier thème de réflexion sur les différenciations du développement féminin et masculin lors de l'adolescence. La jeune fille entre dans la puberté par les règles et par l'écoulement sanguin, elle va se situer dans une attention beaucoup plus grande par rapport à l'intériorité. Il va se créer chez elle un lien entre intériorité, tendresse et érotisation, qui va être plus facile, et qui fait qu'en général les filles réussissent mieux que les garçons au collège et au lycée, sont plus concentrées et en même temps entrent en communication. Les femmes resteront des agents de prévention actives car elles sont beaucoup plus sensibles aux soucis de l'autre que ne peuvent l'être les garçons. Les adolescentes vont avoir un accès beaucoup plus facile à l'intériorité et au lien entre la parole et le recours à l'autre, la tendresse et l'érotisation. Et elles vont pouvoir verbaliser leurs états affectifs et verbaliser leurs émotions ou leurs sentiments. Elles auront une capacité précoce de réflexion sur soi-même, et d'attention à l'autre. Du coup, elles semblent disposer d'une capacité de symbolisation plus précoce que les garçons. Le pendant de ceci, c'est que certaines jeunes filles vont restées accrochées à la dépendance familiale, ne vont pas arriver à sortir de cette dépendance, et vont produire des pathologies dans le lieu familial qui vont être, la plupart du temps, des pathologies du contrôle. Elles vont exercer sur elles un contrôle omnipotent sur leur corps (troubles des conduites alimentaires, anorexie) pour ne pas devoir sortir de cette dépendance familiale. Il va falloir les aider à sortir de cette dépendance. Il en est de même dans les attaques du corps, dans les scarifications, et dans les tentatives du suicide qui sont plus fréquentes chez les filles.

« Les crapuleuses » sont des jeunes filles qui emploient, de manière préférentielle, la violence et l'affirmation d'elles-mêmes d'une manière exacerbée. On constate une évolution du rôle féminin à l'adolescence, avec certaines jeunes filles qui sont beaucoup plus dans l'affirmation d'elle-même que dans l'élaboration de la réceptivité. Ce n'est pas seulement l'évitement de l'élaboration de la féminité, c'est aussi parfois une nouvelle position féminine qui va se fixer sur les sensations clitoridiennes, sur l'affirmation « Et oui j'ai des seins, et alors ! » et sur une prestance qui apparaît plus franche et plus extériorisée. Les « crapuleuses » n'élaborent pas de la même manière cet affrontement au regard de l'autre qui est un des enjeux habituels des adolescentes : comment je suis regardée et comment je contrôle, j'évite ces regards, comment je suis prise et je me dépends de ces regards, comment j'élabore cette réceptivité qui me fait penser ?

Il n'en est pas de même des garçons qui commencent leur puberté par des sensations liées à l'érection et à l'éjaculation, et cela les place plus directement face à l'orgasme et à la jouissance. On voit bien comment les garçons mettront plus de temps à intégrer ces sensations et ces représentations. On dirait qu'ils portent leur érotisation devant eux de manière un peu extérieure à eux, et qu'ils ont plus de mal à intégrer l'excitation que ça leur provoque. On pourrait revenir sur le fait que les valeurs viriles et les valeurs masculines, qui sont liées aussi à l'érection, sont liées à la rigidité, à la dureté, et aussi au jugement sur la maîtrise ou l'absence de maîtrise de soi-même. On voit beaucoup de jeunes hommes qui restent effrontés, et qui mettent le défi au premier plan de leur présentation sociale. Prenons l'exemple assez fréquent de ces jeunes qui stationnent en plein milieu de la route pour pouvoir discuter. Ces formes d'expressions viriles sont posées sur la scène publique comme autant de

questions sur la rigidité, la ténacité et le courage. Ils sont au défi de construire et de rendre visible leur force de caractère et leur courage qui prendront des formes telles que des prises de risque, plus fréquentes chez les hommes. La mortalité accidentelle (accidents de la voie publique, suicides) concerne beaucoup plus d'hommes que de femmes. Les conseils de discipline en collège touchent 80% de garçons. Les interpellations pour trafic de cannabis concernent une très large majorité d'hommes. Il y a là une forme différentielle des conduites à risques, importante à prendre en compte. Les garçons sont au défi de construire et de rendre visible leur force de caractère, leur courage, qui peut prendre la forme des conduites à risques, qui concerne aussi l'aptitude à la tchatche, ou même l'aptitude à intégrer les nouvelles technologies. L'épreuve de la détermination, qu'elle soit verbale et souvent visible, reste au cœur de l'identité masculine et de l'identité virile, dans des sociétés qui ne sont plus à dominante manuelle, ce qui pose un problème car toute la virilité était mise en valeur dans beaucoup de travaux manuels et dans beaucoup de métiers. Même si on peut penser que l'inflation de l'investissement de compétitions joue cette fonction, on est tout de même dans une société où, pour une certaine partie de la population, il y a une raréfaction de ces codes de virilité, et cela pose un problème pour la démonstration virile de certains hommes et de certains adolescents.

Comment une activité devient-elle préventive ?

Venons-en aux questions de prévention. J'ai voulu montrer que les conduites à risques prennent des formes différentes entre garçons et filles, ce qui fait que les garçons sont plus souvent l'objet de l'attention des soucis des adultes. Les conduites à risques masculines se déroulent plutôt en milieu public et produisent parfois des mortalités accidentelles, alors que les conduites à risque féminines sont plus proches de l'excès de contrôle et de l'auto-destruction. Les jeunes filles vont avoir un accès plus facile entre la parole et leur sexualité, alors que les jeunes hommes auront tendance à la garder en amont d'eux-mêmes et mettront plus de temps à lier ces notions de plaisir, de jouissance, de satisfaction et de pensée. Je crois donc qu'il faut particulièrement aider les garçons à produire ce travail de symbolisation, il faut pouvoir les aider à se sentir, à s'éprouver, c'est-à-dire à ressentir les émotions, à se voir, à savoir distinguer sa part propre et la part de l'autre dans son action, à s'entendre, à entendre ce qui vient de l'intérieur. Ceci peut se faire à travers une activité psychothérapique, mais évidemment aussi à travers une activité éducative. Dans une psychothérapie on ne transforme pas la réalité, on est là pour penser des choses, alors que dans le cadre de l'éducation il faut transformer la réalité pour comprendre, il faut agir pour comprendre. C'est dans ce sens que je souhaite vivement que les activités soient organisées pour produire de la symbolisation de l'expérience, ce qui n'est pas toujours le cas. La qualité technique et pédagogique ne suffisent pas, faut-il encore que ces activités soient centrées sur la coopération, sur le lien social, et aussi sur une construction humaine du sujet. C'est à ces conditions qu'une activité devient préventive et qu'elle renforce les compétences psychosociales.

Il s'agit donc dans la prévention primaire de renforcer des compétences psychosociales, de produire de la symbolisation expressive, d'échanger des paroles. La qualité d'une activité se perçoit aussi par l'atmosphère thymique qui l'entoure. L'activité est aussi une activité de groupe qui s'enracine dans un espace social. La parole personnelle prise en groupe a une valeur positive pour se construire comme sujet. Elle facilite la capacité de conquérir une maîtrise de sa vie. Il n'y a rien de pire que l'adolescent qui est enfermé dans la passivité, qui est enserré dans la pression fataliste, dans une absence de prise sur le présent de son expérience. Or la prévention, c'est ouvrir à des paroles de satisfaction et de souffrance qui per-

mettent de mettre des mots sur la frustration et sur le plaisir, qui facilitent la création de scénarios imaginaires sur ce qui est en rapport avec la vie, la mort, la souffrance et le plaisir. La prévention, ce n'est pas seulement la prévention de la transmission du VIH, la prévention liée aux pratiques sexuelles, la prévention des conduites à risques, la prévention des addictions... C'est d'abord ce qui inscrit ces données thématiques dans une éducation à la vie, dans une éducation à la santé. C'est-à-dire quelque chose qui produit une parole personnelle en groupe et produit des cadres d'activités, qui permettent de produire cette parole personnelle en groupe sur des thèmes qui sont souvent des thèmes de santé. C'est par cette activité d'échange sur soi et sur l'autre, sur lesquelles peuvent s'appuyer des valeurs, que se construit une impression de plus grande maîtrise de sa vie. L'adolescent a besoin de se sentir efficace, de construire son estime de lui-même et d'avoir confiance dans les autres.

Vivre l'adolescence

J'évoquerai maintenant comment je suis passé d'une conception privilégiant la prévention des vulnérabilités adolescentes à une prévention qui privilégie le renforcement des compétences psychosociales des adolescents. Beaucoup d'études prouvent que c'est par une éducation à la santé et par le renforcement de facteurs positifs en prévention primaire qu'on peut concevoir une prévention efficace, qui s'adresse aux adolescents, aux parents et aux professionnels.

Depuis longtemps à Lyon nous concevons des expositions de prévention qui ne soient pas seulement des expositions constituées de panneaux, mais qui soient également des espaces qui peuvent permettre aux adolescents de vivre des situations d'expression sur des thèmes de santé. Nous étions un peu lassés de concevoir des expositions sur des conduites à risques, sur les addictions, qui dénonçaient les méfaits de ces conduites. On a donc recherché un thème qui nous engageait dans un objectif de renforcement de comportements protecteurs des conduites à risque lors de l'adolescence : les compétences psychosociales. Le travail de préparation de cette exposition s'est déroulé avec des intervenants qui nous ont parlé de la résilience. Puis on a travaillé avec des adolescents et des parents, pour concevoir « Vivre l'adolescence, ateliers d'expression sur les compétences psychosociales ». Cette exposition est composée de trois ateliers, matérialisés chacun par un décor.

Le premier atelier « *Vivre ses émotions* », est un espace où il s'agit de mieux qualifier ses émotions. L'animateur demande aux adolescents d'organiser graphiquement une série de couleurs sur un cercle comme un mandala, puis il leur demande d'associer leurs émotions du moment à certaines couleurs de leur choix et à aux formes colorées qu'ils ont dessinées. Ceci est fait entièrement en groupe. Le décor de l'atelier est fait d'une liste des émotions les plus fréquentes et de smileys. Les adolescents s'engagent beaucoup au cours de l'échange qui suit la séquence de graphisme. L'expression des émotions laisse souvent la place à des émotions assez cachées qui vont de la rage à la tristesse. Ils évoquent des situations quotidiennes qui les étonnent, les révoltent ou les rendent tristes. Quelques uns parlent aussi d'émotions telles que la joie, associée alors à des souvenirs heureux d'enfance. Ce travail qui vise à qualifier simplement les émotions et à laisser associer un groupe d'adolescents sur ses émotions, est un travail d'expression qui donne des résultats remarquables si on laisse une certaine liberté d'expression aux participants. Je vous rappelle qu'on retrouve dans les pathologies de la dépendance une grande difficulté grande à nommer ses émotions, c'est-à-dire à dire « je suis énervé, je suis triste... ».

Le deuxième atelier s'appelle « *Moi et les autres, qui suis-je ?* ». On a travaillé sur l'identité de l'adolescent avec un outil qui permet d'interroger le sens associé au choix de per-

sonnes référentes. L'animateur leur demande de nommer et de décrire cinq personnes référentes dans leur vie et dans le présent, qu'elles soient des adultes ou des adolescents, qui peuvent être leur grand-mère, leur copain, un amoureux, etc... Ensuite on leur fait faire un travail qui consiste à leur demander par quels qualificatifs ces personnes les qualifieraient eux-mêmes. Et pour finir, ils reprennent ces qualificatifs ou ils les rejettent, c'est-à-dire, qu'ils les prennent à leur compte ou ils en inventent d'autres pour se définir eux-mêmes. Puis, on discute à partir de cette production des rapports entre leur image perçue par les autres et ce qu'ils pensent être. C'est un travail intéressant qui leur permet de mettre des mots sur la construction de leur identité, sur les représentations qu'ils se font d'eux-mêmes et sur leur apparence aux yeux des autres. Les participants parlent de leurs contradictions, de ce qu'ils souhaiteraient devenir, et parfois de ce qu'ils ne parviennent pas à devenir. Ils se comprennent en devenir et échangent sur ce thème de la construction de l'identité.

Le troisième atelier, qui concerne plus sur la souffrance et les situations traumatiques, s'appelle « *Faire face* ». C'est une séquence qui confronte les participants à la manière de vivre des situations difficiles ou de faire face à des événements traumatisants. C'est un module sur les situations défavorables. L'animateur leur propose vingt histoires qui évoquent des situations défavorables. Les situations sont très diverses. Certaines relatent des traumatismes ou souffrances importantes (anorexie, suicide, agression sexuelle). D'autres sont plus quotidiennes (opposition aux parents, vols, piratage Internet, etc.) On leur demande de les lire, d'en prendre connaissance, et de s'interroger en groupe sur ce qu'ils feraient pour survivre et pour se sortir de ces situations. On le fait en groupe pour éviter l'affrontement direct, individuel, à des situations personnelles traumatiques. Dans cet atelier directement inspiré des conceptions de la résilience, on essaye de valoriser ce qui fait la qualité de la résilience, en travaillant sur deux capacités. La première porte sur le fait de pouvoir reconnaître un problème et de ne pas l'effacer en le déniait. La deuxième porte sur les capacités de recourir à l'aide d'autrui quand on rencontre un problème, et d'oser parler de ces difficultés. Car c'est souvent en osant rencontrer l'autre, en partageant avec d'autres nos représentations d'un problème, qu'on peut se sortir d'une situation difficile. On évoque avec les adolescents chacune de ces situations et on explore les souffrances associées à ces difficultés. Enfin, l'échange se construit autour d'une discussion sur les différentes manières de se sortir de situations problématiques.

Enfin, *Rebonds* est un espace où est projeté un film court qui évoque en image la résilience et le poids des traumatismes que nous pouvons vivre et dépasser en les symbolisant. Des extraits de textes littéraires, des paroles de personnes connues qui ont témoigné de leur résilience, de leur traumatisme, et de ce qui les a aidé à mieux vivre ces situations sont présentés dans ce dernier atelier. Il y'a un texte de Barbara, un texte du chanteur Corneille, un texte de Gisèle Halimi... Tous témoignent de l'importance de la symbolisation de leur expérience, et des effets positifs des rencontres ponctuelles qu'ils ont vécues avec des personnes présentes et attentives à leur détresse.

Cette exposition concerne des groupes de 25 à 35 adolescents qui vivent chaque atelier en groupe de 10 à 12 personnes. Ce que j'ai pu observer de son déroulement confirme l'intérêt d'un travail sur les émotions et de réflexion sur ses engagements et ses implications personnelles. Elle provoque des effets de rencontre, et induit un partage entre adolescents qui es une expérience de symbolisation de leurs expériences.

La prévention n'est donc pas seulement un contrôle ou une surveillance du comportement. C'est un temps social, un temps pédagogique consacré à des associations d'idées, à partir

des deux questions qui tissent la trame de la vie adolescente « *Pourquoi dois-je tant souffrir ?* », parce que la souffrance fait partie de la vie, donc comment mettre des mots sur cette souffrance naissante, et « *Comment vais-je être heureux ?* », « *Comment vais-je trouver des modes de satisfaction ?* », questions qui induisent des échanges sur le plaisir et la satisfaction qui ne sont pas seulement traduites par des sensations mais aussi par la symbolisation des expériences adolescentes.

La prévention pose des questions générales sur les liens entre les plaisirs, les conflits et les souffrances. Elle contribue à trouver des ressources pour une plus grande implication sociale, pour une réalisation de soi, et pour trouver des voies de satisfaction personnelle. C'est aussi montrer que les adultes sont engagés à lutter contre la résignation et l'esquive, qui sont présents chez beaucoup d'adolescents.

Risco, une des origines étymologiques de risque désigne un promontoire qui est situé à la sortie d'un port. Ce promontoire sera pour la plupart des adolescents une ouverture vers l'aventure, alors que pour d'autres il restera un lieu d'échouage, et l'ouverture à l'aventure sera reportée du fait qu'ils tourneront en rond autour de ce promontoire. Souhaitons que nous puissions aider ces derniers à sortir des échouages et à pouvoir se détacher de ce qui les enserme dans une dépendance.

ECHANGES AVEC LA SALLE

Dominique Besnard

Merci Patrick. Voici maintenant le temps des questions, des réflexions, des réactions à partir de vos propres pratiques, des demandes d'éclaircissement sur des développements fait à l'instant...

Je lance la première question de façon abrupte : une activité sans symbolisation ne servirait donc à rien ?

Patrick Dessez

Je ne dis pas que cela ne sert à rien. Je suis psychologue, je dis ce que je pratique. Il y a d'autres approches possibles, comme l'inscription dans le registre politique. Mais de mon point de vue de psychologue je crois qu'on est dans une époque de la sensation, et donc de la fuite du symbolique. C'est-à-dire que l'encadrement symbolique des sociétés diminue. Je ne crois pas du tout à ce qui a été beaucoup dit sur l'autorité, l'absence d'autorité des institutions et des personnes. Ce n'est pas une question d'absence d'autorité, mais de délitement et parfois d'absence de cadres institutionnels. Et ce n'est pas dû à la pensée ou aux effets de 1968, c'est dû au fait qu'on est dans une société qui veut gagner des marchés, et qui donc gagne à affaiblir les institutions et l'Etat. Et il est évident que les adolescents sont une proie facile pour les marchés. A l'intérieur de ce marché il y a des associations de vacances et de loisirs qui fonctionnent sur de l'activité sans symbolisation, sans aucune visée de symbolisation. L'UCPA en est un bon exemple, avec bien entendu une qualité technique et une pédagogie de la technique indiscutables, mais sans que pointe une valeur éducative qui irait vers la symbolisation de la vie collective et de l'activité. C'est une tendance que je ne rejette pas, mais je pense qu'on doit clairement indiquer des directions, et dans cette direction là tout ce qui pourra faire retrouver les mots aux adolescents par des groupes de parole, une valorisation de l'expression, et c'est possible dans les loisirs par des lieux de parole qui sont en prise sur l'activité. Et je crois qu'il est important de rappeler que la démo-

cratie c'est aussi installer une parole sur une activité. Je pourrais dire pareil sur la psychothérapie, comment un certains nombres de techniques comportementales qui sont d'ailleurs attrayantes, qui sont relativement efficaces dans l'instant, s'inscrivent sans symbolisation d'expériences, sans aucun sens clinique. Alors certes il ne fut pas symboliser à tout prix, mais nous sommes dans des sociétés où les adolescents on tendance à peu symboliser, et dans des sociétés où la symbolisation est un peu en manque.

Et je le redis, je pense comme Philippe Meirieu qu'il y a un recul énorme des méthodes actives dans les collèges et les lycées, qui font que l'activité de symbolisation n'y est pas ou très peu produite même s'il y a beaucoup de parole. Ceci parce qu'il n'y'a pas de lieu instituant de la parole et qu'il y a très peu de travail en groupe.

Dominique Besnard

Je suis persuadé qu'il a des propos tenus par Patrick qui sans doute ne font pas pleinement adhésion, du moins dans les terrains d'expérience qui sont les vôtres et qui peuvent être ceux des Ceméa. Alors profitons-en pour débattre ou donner un sentiment.

Est-ce que le rapport au monde que tu fais découler des différences entre filles et garçons fait pleinement adhésion ? Ou est-ce que au contraire son point de vue contrarie les logiques pédagogiques, éducatives ou sociales habituelles ?

Un participant

J'adhère complètement à ce que vous avez dit autour d'une sorte de caractéristique adolescente féminine et d'une caractéristique adolescente masculine. Mais me reviens alors le toujours même vieux débat entre nature et culture. En quoi ces différences sont elles essentiellement, pour ne pas dire exclusivement naturelles, quand on pense aux règles des jeunes filles, et en quoi elles ne sont pas essentiellement, ou quasiment exclusivement culturelles, quand on pense aux comportements des garçons. Et j'ajoute autre chose sur le rapport à la symbolisation et le besoin de mettre des mots, je vous le renvoie à la fois comme une question et comme une affirmation. Je suis persuadé que les adolescents sont très sensibles et très preneurs de l'échange, voire de la confiance, voire de la parole privée avec des adultes que j'ai envie d'appeler « des adultes de passage », des adultes « pertinents » parce qu'on a besoin d'eux mais qu'on sait aussi qu'on ne les reverra pas. Ce qui fait qu'à un certain moment on peut se décharger sur eux d'un certain nombre de soucis qu'on a, et à ce moment là la symbolisation passe par pleins de choses : les mots, la tchatche, les dessins, la poésie, l'écriture,... Ce n'est pas qu'une parole organisée en conseil, par exemple, c'est plus une espèce de permanence sereine, la plus sereine possible, la moins inquiète possible, de l'adulte qu'il côtoie.

Une participante

Je vais réagir sur la question du genre, car moi je ne suis pas très en accord avec ce que vous avez dit. La différence du sexe, sur le sexe intérieur et le sexe extérieur, on pourrait en discuter. Je crois que ce qui est très important, et notamment à l'adolescence quand se jouent ces choses là, est de pouvoir comprendre à quel point on est dans la représentation sociale, dans beaucoup de stéréotypes et de clichés sur les différences sexuées, et faire comprendre à quel point, depuis tout jeune, on est dans cette symbolisation extrêmement sexuée à tout niveaux, de manière d'ailleurs souvent inconsciente, qui plus est collectivement puisque cela fait très longtemps que la société colporte ces manières d'être dès le plus jeune âge.

Et quand je vois à quel point, en ce moment, chez les adolescents, qui sont comme vous le disiez « le miroir des dysfonctionnements », il y a une régression sur le sexisme, sur la place de l'homme et de la femme, de la fille et du garçon, sur la manière dont l'on se parle, dont on communique entre filles et garçons... J'ai fait de la prévention des violences dans la rela-

tion amoureuse auprès des adolescents, il y a vraiment un travail de parole et de distance à faire avec eux sur cette question très importante. Je pense donc qu'il faut aller bien au-delà du fait de dire simplement qu'il y'a une différence dans l'adolescence, dans le fait d'être adolescent, quand on est fille et quand on est garçon, et non pas stigmatiser cette différence, ou en faire une différence innée, mais au contraire l'interroger avec eux pour leur faire comprendre, ou essayer de les interroger sur le fait que cette différence est codifiée, sociale, ou est une différence simplement individuelle, et non pas une différence sexuée. Cela est très important parce que, je crois qu'aujourd'hui, par les médias, par la pub, on est en régression sur la virilité, la puissance et la place de la femme avec les stéréotypes qu'on connaît sur la femme objet... On revient 15 ans, 20 ans en arrière et je trouve cela très inquiétant. C'est d'ailleurs une entrée intéressante quand on parle avec les jeunes, et il faut en parler avec eux.

Patrick Dessez

Ces réflexions se rejoignent. Souvenons-nous que l'érotisation est au centre de la psychanalyse, je n'y peux rien c'est comme ça, que ce soit vrai ou pas peu importe, c'est au centre d'une vision clinique des choses et je pense que cela reste un peu vrai.

Pour ce qui est de la métaphore de la forme des sexes, je me suis inspiré des travaux de Luce Irigaray qui a élaboré toute une théorie sur une métaphore à partir du sexe féminin, qui m'apparaît intéressante. Puis j'ai travaillé sur l'importance des fuites, le sperme, le lait et le sang, à partir des apports en anthropologie de Maurice Godelier et de Françoise Héritier. Dans toutes les sociétés, si on regarde avec un peu de distance, les fuites ont joué un rôle très important comme éléments de symbolisation de l'expérience humaine. Toute la circulation des fuites a une explication animiste et archaïque dans beaucoup de sociétés, notamment dans la médecine. Mais oui, suis assez d'accord avec les risques que vous soulignez. Je pourrais nuancer en disant que pour moi la mixité, y compris dans les séances de prévention, apparaît une donnée incontournable et une valeur démocratique. Je le dis parce que je sais que par ailleurs Marie Choquet a émis l'idée qu'en prévention, cela se fait beaucoup dans l'éducation sexuelle, les garçons pourraient être pris séparément des filles. Je suis assez opposé à cette idée. Il me semble qu'il vaut mieux avoir des groupes mixtes parce que la différence est toujours génératrice, me semble-t-il, de richesse et non pas d'appauvrissement. Sauf évidemment dans certains cas où il y a des situations de domination virile qui sont si importantes qu'elles gênent l'expression. Je l'ai dit en introduction, il ya un des d'adolescents qui se manifestent en occupant le territoire.

Revenons aux différences de sexes. Je crois que l'élaboration de la féminité chez les adolescentes tourne autour de l'élaboration de la réceptivité, alors que chez les garçons cela ne tourne pas toujours autour de l'élaboration de la réceptivité, ou pas de façon dominante. Maintenant, à une nuance près, vous verrez beaucoup de pys qui vous diront à propos des « crapuleuses » dont je parlais qu'elles n'ont pas élaborés leur féminité. Moi je ne dis jamais cela ! J'essaie de rechercher comment les qualifier autrement que dans l'absence de l'élaboration de leur féminité, de leur réceptivité. Il y a une évolution du rôle féminin qui conduit certaines jeunes filles à être dans une affirmation d'elles-mêmes plus importante, et qui accompagne de manière différente l'élaboration de la réceptivité. Et je maintiens qu'il y'a à l'adolescence une élaboration différente, et que cette différence est ancrée dans la sexuation de la puberté. J'ai moins de choses à dire sur l'élaboration masculine, sur l'élaboration virile, car je crois que nous sommes dans des sociétés où il y a moins de place pour l'élaboration virile. Et cela pose un certain nombre de questions pour un nombre de garçons qui sont en difficulté, et qui gagneraient à trouver des moyens de socialisation dans l'élaboration virile. Plutôt que d'occuper le milieu de la rue en y stationnant pendant dix minutes pour montrer qu'ils sont forts, je préférerais qu'ils aient d'autres moyens de socialisation.

Peut être que tout cela fait un peu réactionnaire, alors que je le situe dans un cadre où la mixité est affirmée comme une valeur, où l'affrontement des différences est une source de richesse.

Sur le deuxième point, sur ce que vous avez dit sur l'expérimentation adolescente, c'est de créer des zones d'échanges un peu en dehors du monde adulte, secrètes elles-mêmes. Il y a un intérêt, on le voit bien avec MSN, avec les moyens de communication, le portable, avec tout un tas de discussions informelles qui ont lieu, l'expérimentation se fait d'elle-même. Je rappelle que pour 80 % des adolescents, le processus pubertaire se passe assez bien, c'est-à-dire qu'ils vont être à la fois dans l'expérimentation de méthodes nouvelles de satisfaction qui vont passer par des échanges et qu'ils vont être dans l'identification de l'adulte. Simplement, actuellement il y a des adolescents qui ont tendance à surtout expérimenter en créant des espaces en dehors du regard du monde des adultes au détriment de s'identifier. Ce n'est pas de leur faute, mais être en dehors de l'identification ça pose un problème de transmission de valeurs, de la responsabilité. Cela questionne la façon dont un adolescent s'identifie à la société, s'identifie à des adultes, s'identifie à des institutions dans la société actuelle.

Un participant

C'était simplement pour dire que j'adhère beaucoup à la fois à ce que vous avez dit sur l'intériorité, l'extériorité, et que je crois justement que l'égalité entre homme et femme ne doit pas cacher les différences, et les manières différentes d'aborder la vie d'adulte. Quand on tente de les cacher les rapports de domination deviennent comme naturels, alors que si l'on réfléchissait bien on comprendrait mieux que ce n'est pas cette différence qui crée des inégalités mais que ce sont les habitudes sociologiques ou sociales.

Moi je pense que la mixité est source de richesse, à condition qu'il y ait à certains moments des espaces où les uns comme les autres puissent se réaliser d'une certaine manière. Dans ma vie d'éducateur j'ai toujours participé à des collectivités mixtes et j'entends bien dans ce que vous dites, dans l'éclosion de la future personne, que ce n'est pas du tout une inégalité, mais une différence dans l'accession à la vie d'adulte.

Je voulais aussi dire que je viens de mieux comprendre pourquoi le théâtre est une activité assez extraordinaire. Justement, moi qui m'occupe d'une troupe de théâtre de jeunes en difficulté, je peux dire qu'ils retrouvent une structuration par la capacité à symboliser et à parler un certain nombre de personnages qu'ils créent ou qu'ils trouvent dans le répertoire habituel. Ce qui finalement, sans aucune thérapie particulière, leur fait découvrir leur véritable personnalité.

Patrick Dessez

Tout à fait. Je repensais à une autre activité actuellement beaucoup utilisée dans les zones urbaines sensibles, la boxe. J'ai accompagné plusieurs associations de boxe pour voir comment elles pouvaient devenir préventives. C'est un travail extrêmement intéressant, parce que dans certaines conditions ça ne l'est pas, alors que dans d'autres ça l'est. Il y a certaines conditions pour qu'une activité devienne préventive, en particulier qu'elle ne soit pas uniquement consacrée à l'activité technique mais qu'elle s'intéresse à la motivation, au sens non pas seulement individuel, mais au sens collectif que cela peut prendre. Il y a effectivement des activités qui sont plus faciles à manier de ce côté là, par exemple l'activité dramatique est plus riche et plus simple à manier. C'est pareil pour un enfant, la pâte à modeler est d'emblée plus symbolisante que la console vidéo, mais ce n'est pas pour cela qu'il ne faut pas utiliser la console.

Un participant

Je voudrais savoir ce que vous pensez de la place de la frustration dans notre société actuelle. Et juste une remarque par rapport à la place du père, je vous rejoins pour partie, par rapport à la négation du nom du père je pense qu'il faudrait plusieurs jours pour pouvoir en rediscuter, mais c'est quelque chose, à l'heure actuelle, qui pour moi explique une partie des comportements des adolescents garçons.

Patrick Dessez

Premier point, j'essaye de ne pas coller au discours qui consiste à dire que nous n'avons plus d'autorité, que nous devrions en avoir plus. Il y a beaucoup de psychiatres, de psychologues qui disent cela comme si on pouvait en avoir comme trente ou quarante ans en arrière. Je pars de l'hypothèse que nous avons de l'autorité en tant que parent ou en tant qu'adulte, en tant qu'institution moins qu'auparavant et qu'il faut assumer, réfléchir à cette situation, et faire fonctionner les systèmes démocratiques d'autorité. Ceci à une exception près, ceux que j'ai cité en premier.

Venons-en à la frustration. Une société, notre société de marché va à l'inverse de la frustration. Alors est ce que la frustration doit reposer plus qu'avant sur les adultes et sur les parents ? Je trouve qu'il faut revaloriser quelque chose de l'ordre de la limite, alors que nous sommes dans une société et dans des familles probablement trop narcissiques, qui visent à la satisfaction de soi-même. C'est-à-dire que les parents sont satisfaits de voir leurs enfants satisfaits. Sur l'adolescence ça donne « mon père, à l'adolescence, avait plus tendance à se foutre si je l'aimais ou l'appréciais, par contre il voulait être respecté. Moi je veux que mon fils m'aime ou qu'il m'apprécie, plutôt que de me respecter. C'est-à-dire que je suis prêt à faire le sacrifice du respect pour qu'il m'apprécie ». C'est la problématique de beaucoup de familles actuellement, des sociétés narcissiques où l'on va combler l'enfant pour se satisfaire soi-même et du coup on pourra être tyrannisé. Ceci parce qu'on est seulement face à un objet de comblage narcissique alors que l'enfant et l'adolescent ne peuvent pas être réduits à cela.

III /ATELIERS

ACCOMPAGNER LES PRISES DE RISQUES

Rédaction par Daniel Larmarange

FAIRE VIVRE DES ESPACES D'EXPRESSION ET DE DÉBAT

Rédaction par Bertrand Chavaroche

SOUTENIR ET VALORISER LES PARENTS

Rédaction par Dominique Besnard

ADOLESCENTS DANS LA CITÉ

Rédaction par Jacques Ladsous

ADOLESCENTS AU COLLÈGE ET AU LYCÉE

Rédaction par Alain Noël

ACCOMPAGNER LES PRISES DE RISQUES

Rédaction par Daniel Larmarange

Cette prise de notes restitue les grands thèmes évoqués lors de ces journées, mais ne peut rendre compte de la richesse des échanges qui n'ont pas donné lieu à une synthèse, mais qui ont plutôt ouvert des pistes à explorer. La rédaction de ce texte n'a pas mis de phrase sur la parole des participants, préférant restituer des notes brutes.

Les participants

26 personnes dont deux groupes importants, six représentants de la Fédération française des motards en colère (FFMC) et huit membres des Ceméa. Plus quatre éducateurs de rue, deux conseillers de prévention, trois « psys », et également un conseiller municipal, un animateur en service sports jeunesse, une association locale d'éducation populaire...

Cet atelier a commencé par une introduction autour de la sécurité routière, faite par des représentants de la FFMC, de la Mutuelle des Motards et de la FFMC-Loisirs, centrée sur les actions de prévention.

Quelques termes qui ont structuré les apports et le débat autour de la sécurité routière

- Court terme : répression long terme : éducation
- Légiférer, interdire, sanctionner,
- Intervenant départemental Sécurité Routière (IDSR)
- Prise de risque « toute puissance mégalomaniacale »
- Limites entre prévention et répression
- Savoir, compréhension, application
- Passer du collectif à l'individu, comprendre la norme subjective du groupe et la changer, sans jugement
- Laisser parler, écouter, donner de l'espoir, transmettre un sentiment de vulnérabilité, faire réfléchir
- Notion de plaisir

Risques et alcool

Sport national des vendredi et samedi soir

Un outil est évoqué : une approche dimensionnelle de la consommation, par Yves Gervais (voir en bibliographie).

Rituels de passage

Le passage à l'acte, la prise de risques, qui remplaceraient les rituels de passage.

Registre de la transmission (lieu de fête, première alcoolisation, tolérée, banalisée, déjà fait par les parents et les grands parents).

Passage (féria).

Festival d'Aurillac, prévention et travail de terrain

De nombreux échanges autour du travail de rue et du festival d'Aurillac, des points de vue, des réflexions, des interrogations : « Les ados, on les pose et on les récupère dans trois jours »

Bizutage, prise en charge, garde fou, quatre équipes d'éducateurs jour et nuit, alcool et cannabis, présence policière, autorégulation des groupes d'ados
 Présence dans la rue, équipes bien repérées, espace à la fois libre et cadré.
 Regard, présence
 Fantasma (en particulier sur les substances en circulation)
 Zone d'ombre
 Espace de plaisir
 Transgresser face à la société
 Acceptation collective (ne peut être que collective)
 Transgression publique vis-à-vis de la société, et aussi appel au secours
 Transgression de génération (parents plus ados que leurs enfants)
 Parents qui se reposent sur les enfants qui n'ont plus le temps d'être ado
 Prévention collective / accompagnement individuel
 Notion de durée
 Acte de prévention : « une rencontre »
 Notion de repérage, système donné (exemple : la rue)
 Élément de modification du système
 Analyser comment le système va se réorganiser
 De cette modification peut exister la rencontre
 Isolement
 Présence sociale régulière
 Au bout d'un moment les jeunes se montrent tels qu'ils sont et à partir de là, on peut...
 Ça demande beaucoup de temps
 Le plus dur c'est d'aborder le groupe entier
 Trouver la porte d'entrée, « être invité »
 Parler de la vie en premier
 Présence régulière
 Visibilité, point d'encrage, ne pas être trop intrusif
 Dire ou ne pas dire qu'on est « éducateur »
 Travail avec la police, la gendarmerie ?
 Dans les quartiers, quand la police arrive c'est une déclaration de guerre
 Incertitude politique : « le tout répressif »
 Dualité : entendre la souffrance / figure d'autorité
 Autorité aussi protectrice et constructive

Intervention de Marie Choquet durant les échanges

Adolescents, nouveaux défis dans un monde en changement
 Depuis 50 ans, ou l'histoire des paradoxes...

Du côté des familles

- Allongement de la vie, diminution de la fécondité
- Développement du divorce et de la recomposition familiale
- Développement de l'emploi des femmes, du niveau d'études, de l'emploi tertiaire
- Développement du chômage
- Famille et épanouissement personnel
- Famille valeur en hausse

Du côté des ados

- Diminution de l'âge de la majorité, développement de la durée de la scolarité
- Mixité, augmentation de l'obtention de diplômes par les filles
- Développement et diversification des moyens de communication
- Développement et diversification des pratiques de loisirs
- Réussite professionnelle, politique, religion, valeurs en baisse ; l'argent « un but dans la vie »

Avec comme conséquences :

- Valeurs paradoxales de l'adolescence
- Développement des écarts entre génération mais aussi entre genres
- Développement des écarts entre jeunes en difficulté, et entre jeunes qui ne le sont pas
- Développement d'insatisfaction et de tension

Des prises de risques positives

Prise de risque positive : exemple de pratiques dans un camp itinérant d'adolescents

Construire un projet

Cadre professionnel sans mise en danger

Séjours de rupture

Prise de risque calculée

Zone de reconstruction, se confronter à des situations difficiles

Règles pour se protéger

L'environnement va renvoyer une image positive

Discours pédagogique

Fantasme du risque zéro, c'est poser le problème de la société sécuritaire

Accompagnement d'une situation, une émergence de ressources pour passer vers la responsabilité adulte

Situation d'apprentissage

Rôle de l'éducateur : mettre en place toutes les conditions pour que l'enfant puisse utiliser, agir, en toute sécurité (un outil dangereux, exemple scie sauteuse)

Le principe de plaisir, décharge d'adrénaline, ne pas priver le jeune de ça

Le risque c'est les adolescents eux-mêmes

« J'ouvre le parapluie ». Est-il encore possible d'être éducateur ?

Vivre c'est prendre un risque, déjà sortir du ventre de sa mère...

Susciter les ressources de l'ado

Les mobiliser

Permettre l'autonomie

Renvoi positif sur les capacités mise en œuvre

Conclusion

- Notion de plaisir / décharge d'adrénaline
- Passer du collectif à l'individuel
- Affaire de tactique au quotidien, passer de la théorisation à la pratique
- Le travail social est-il encore possible ?

Références bibliographiques évoquées

Psychosociologue et psychothérapeute au service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du centre hospitalier de Poitiers, Yves Gervais est également chargé de mission sécurité routière. Des fonctions qui l'ont amené à considérer le risque routier des jeunes sous un angle inhabituel.

- *La Prévention des toxicomanies chez les adolescents*, Yves Gervais. Éditions L'Harmattan, collection «Pratiques sociales», 1994.
 - “Les Accidents à répétition chez l'adolescent. Traits anxieux, dépressifs et conduites de risque associés”, Daniel Marcelli et F. Mézange. *Cahiers neuropsychiatrie enfance adolescence*, 2000, n° 48.
- Adolescents et conduites à risques*, dir. Patrick Dessez et Hélène de la Vaissière, éditions des Actualités sociales hebdomadaires, 2007
- Jeunes en danger : Les familles face aux conduites à risques*, Jean-Pascal Assailly, Editions Imago, 2007

FAIRE VIVRE DES ESPACES D'EXPRESSION ET DE DÉBAT

Rédaction par Bertrand Chavaroche

Il existe une diversité de lieux et d'instances à vocation éducative, culturelle ou sociale en direction de la jeunesse dont la mission, ou une des fonctions, est de faire vivre des espaces d'expression et de débat entre les jeunes eux-mêmes ou entre les jeunes et les adultes. Dans tous les cas, il s'agit de faire participer les gens, de faciliter l'échange, voire, dans certains cas, de tisser ou de renouer du dialogue. Il s'agit aussi -c'est une nuance- parfois de favoriser des prises de parole, la confrontation à des formes de pouvoir pour tenter d'en exercer soi-même, voire éventuellement d'exercer un contre-pouvoir.

Ces différents lieux ou instances ont donc des objectifs différents, et sans doute ont-ils pour nous des intérêts différents. En effet, certains servent plus aux adultes, d'autres plus aux jeunes, d'autres à ce que l'on appelle la vie de la cité, la paix sociale, ou une illusion plus ou moins partagée de la paix sociale. Du moins, tous ces lieux en ont-ils la volonté plus ou moins explicite d'ailleurs.

Nous en avons repéré trois types, à savoir :

- des espaces ou des instances très officiels, très institutionnels et plus ou moins instrumentalisés du type « conseil municipal de la jeunesse », où les axes majeurs consistent à consulter les jeunes sur une évolution possible de leur condition d'existence et des propositions à faire ;
- des espaces toujours formalisés qu'on a appelés des ateliers de parole, qui sont en général à l'initiative des structures mises en place par les services Jeunesse, les associations Jeunesse, les maisons de quartier, etc., qui sont bien des lieux dédiés à l'échange et aux débats. Il y a des espaces du même type dans certains fonctionnements de centres de vacances d'adolescents du type « réunion de jeunes » pendant leur séjour, ou dans certaines formations BAFA et BAFD de type « réunion de stage ». Tous ont pour objectif de permettre aux participants de réfléchir sur ce qu'ils vivent, de se confronter à un pouvoir, tout en regardant quelle part d'acteur leur est permise ou laquelle ils peuvent prendre dans ces cadres ;
- des espaces non formels que l'on a considérés tout aussi institués, voire permettant une parole éventuellement instituante et nécessaire que sont -en lien avec ce qu'a dit Patrick Dessez- les ateliers de pratique d'activité et d'autres lieux plus conviviaux du type « bar à jeux » ou « lieux de rencontre jeunes » où l'ambiance plus conviviale peut permettre de « libérer » l'expression.

Dans ces trois types d'espace, la parole est de différentes natures.

Nous avons dégagé deux niveaux de parole distincte que nous n'avons pas hiérarchisés, même si nous nous sommes plus intéressés au deuxième du fait qu'il correspond plus aux origines socioprofessionnelles des membres de notre atelier.

Le premier est une parole et une écoute intime, sur l'intime, de l'intime, qui renvoie à l'espace privé et qui renvoie l'adolescent à la recherche, à la construction de son identité. Cette parole serait plus centrée sur ce que nous appellerions une approche plus psychologisée ou psychologisante des rapports sociaux.

Le deuxième est une parole et une écoute plus civique, plus publique, donc plus centrée sur le sens politique des rapports sociaux, voire, de notre part, sur la politisation des rapports sociaux et, à travers cela, sur l'apprentissage de la citoyenneté ou d'une forme de citoyenneté, sur l'apprentissage de la démocratie ou d'une forme de démocratie, selon les modèles utilisés.

Dans tous ces cas, il s'agit d'aborder des sujets, des préoccupations, des difficultés qui sont liées à la vie quotidienne, à la vie dans la cité.

Pour nous, tous ces espaces fonctionnent et existent en présence d'un adulte, d'un professionnel. Cette présence peut s'exercer de différentes manières, pas seulement par une participation ou une présence physique, mais d'abord par le cadre mis en place (cadre de fonctionnement, règles, repères, etc.), c'est-à-dire tout ce qui fait fonction de contenant, de garant de l'expression de chacun, de l'écoute, du respect du débat, donc de l'apprentissage de la divergence.

Il y a aussi tous les lieux de rencontre et tous les espaces de dialogue qui échappent aux adultes, parce qu'ils n'y sont pas.

Concernant les sujets et les thèmes à débattre proposés par les animateurs ou par les jeunes, deux affirmations.

Quels que soient les espaces et les divers enjeux qui peuvent peser sur le contenu et l'existence de ces espaces de parole, il nous semble que toute parole de jeune doit être prise en compte, quel que soit son contenu (revendicatif, contestataire, etc.), et qu'elle exige un retour, pas forcément immédiat, mais une réponse, quelle qu'elle soit.

Pour que tout espace de parole pour des jeunes vive, qu'il ne soit pas un simulacre, qu'il ait de l'intérêt et, éventuellement, un impact, un peu de pouvoir sur le cours de leur vie, il faut d'abord que l'adulte, le professionnel, s'implique personnellement.

SOUTENIR ET VALORISER LES PARENTS

Rédaction par Dominique Besnard

Premier témoignage par Madame Mercier, infirmière en pédo-psychiatrie à Aurillac

Le cadre est celui d'une consultation et de suivis d'adolescents, et d'actions de prévention du suicide dans les collèges et les lycées.

Le travail d'écoute des soignants, basé sur le récit et l'analyse du récit, permet de mieux comprendre la problématique familiale et de pouvoir en renvoyer des éléments d'appréciation aux adolescents, et donc de les aider à se repositionner dans leurs représentations de la famille. Ceci sans pour autant nier les souffrances et sans apparaître comme les défenseurs des parents.

Second témoignage par Laurence Hudry , « SOS Enfants Disparus »

SOS enfants disparus est un numéro d'appel et un service de soutien qui agit à partir d'appels parentaux liés à des fugues et des disparitions inexplicables. C'est un rôle de conseil auprès des parents. C'est travailler sur le renforcement du sentiment de ne pas être seuls dans ces situations douloureuses. Les parents ont du mal à reconnaître l'acte posé, à en mesurer l'importance pour l'enfant et pour eux-mêmes, sans tomber dans une culpabilité exagérée ou bien dans un déni. Le travail consiste aussi à aborder la question du retour de l'enfant, les attitudes à adopter, les propos à tenir, les retenues indispensables.

Un des enjeux de ce rôle de conseil aux parents, à travers cette écoute, est de repérer les ressources qui sont les leurs, en évitant de trop prendre appui sur les difficultés et les problèmes.

Echanges et débats

A partir de ces deux témoignages, la réflexion s'est engagée sur la thématique de la parentalité, sa définition et ses prises en compte aujourd'hui. Si la parentalité passe par la mise en relation des familles et de leurs enfants, les difficultés ne peuvent se réduire seulement à un problème de communication entre les enfants et les parents. Se limiter à ce seul axe est partiel, partial, et risque de souvent sous-estimer la profondeur et l'ancienneté dans les difficultés exprimées. Ces difficultés sont souvent plus complexes que la seule approche par la communication voudrait le laisser entendre.

Faire alliance, au sens de l'alliance thérapeutique dans le soin, est un point d'appui intéressant pour mieux soutenir les parents. La place et le rôle de la tierce personne est capitale. Sa crédibilité en dépend. Il s'agit avant tout d'entraîner les parents à occuper leur place de parent ; la place du tiers est donc celle d'une attention bienveillante, attentive et non intrusive, mais pas de celle de la neutralité trop souvent mise en avant par défaut de positionnement dans l'engagement d'accompagnement. Cette attention ne signifie pas pour autant donner raison systématiquement.

La politique actuelle renvoie à une position de jugement, d'irresponsabilité des parents pensés alors comme étant démissionnaires, alors qu'un certain nombre d'entre eux ont besoin d'être écoutés et soutenus. Leurs difficultés ne sont pas l'expression d'une démission. Mais il est vrai aussi que les structures d'accueil sur les questions de parentalité sont essentiellement centrées sur les questions de la petite enfance. Des lieux analogues répondant plus aux préoccupations des parents d'adolescents seraient donc justifiés.

Un point d'écueil a traversé les réflexions du groupe : la multiplication des lieux d'accueil et d'écoute, et le maintien, voire le développement, de la position de décharge de certains parents envers les professionnels. Il y a ici un risque de professionnalisation, d'extériorisation de la prise en charge qui met les parents de côté. Des participants à l'atelier pensent qu'il y a quelques décennies le modèle familial était plus soutenant, Est-ce là l'explication de cette mise de côté ?

Des lieux existent, mais les divers professionnels s'autorisent-ils à occuper davantage leur place d'adulte plutôt que celle d'experts ? Nous sommes dans une société d'experts ; mais les parents ont sans doute plus besoin d'être reconnus dans leurs capacités et leurs potentiels, sans angélisme pour autant, que d'être accompagnés par des experts qui peuvent parfois apparaître comme savants ou donneurs de leçons. Et qui pour le coup excluent d'autres parents.

L'information est nécessaire dans la prévention, mais elle n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est l'accompagnement par l'acte professionnel qui doit agir sur le registre des compétences psychosociales des parents. Sur quoi les parents s'appuient-ils pour parler de leurs enfants, de leurs adolescents ? Les adolescents auraient changé. Et les parents ?

A retenir de cet atelier :

- Comment renforcer les compétences des parents, les compétences psychosociales, la co-éducation, les lieux de médiation.
- Ecueil de la place de l'expert, le risque de la professionnalisation excluante.
- Fonction narcissique et autorité parentale.

ADOLESCENTS DANS LA CITÉ

Rédaction par Jacques Ladsous

Première séance

Un animateur introduit le sujet en présentant le travail d'une association qui s'est donnée pour objectif, dans un milieu composé de petites agglomérations et d'habitat rural en montagne, de créer des espaces d'accueil et de débats où les jeunes urbains et ruraux apprennent à se découvrir et à se reconnaître : une mixité sociale intéressante à réaliser.

Deux formules coexistent :

- des accueils libres où vient qui veut, quand il veut, et au sein desquels sont aménagés des coins sur des thèmes divers, en libre service ;
- un accueil organisé pour les plus jeunes (11-14 ans) fonctionnant avec un horaire plus précis, et un programme d'activités.

Les accueils libres sont destinés à faire émerger des projets dans les directions les plus diverses : activités, rapports familiaux, sorties, rencontres, etc...

Leur liberté permet l'écoute, et donc l'éclosion de propositions. C'est l'indépendance qui facilite l'agir, mais attention, une action commencée demande une certaine continuité.

De la discussion qui a suivi cette présentation sont ressorties plusieurs problématiques :

- *Celle des âges*

Entre les 7-14 ans et les 14-17 ans les besoins ne sont pas les mêmes, donc l'organisation est différente. Quant aux plus de 17 ans, certains intervenants disent qu'ils sont insuffisamment formés pour intervenir auprès d'eux.

Alors, quelles sont les limites de l'adolescence ? François de Singly les situe entre 8 et 11 ans pour *l'adonnaissance* et 25 et 30 ans pour *l'adulthood*.

En fait, il s'agit bien d'une période de la vie, où l'on se cherche, où l'on essaie d'être soi.

- *Celle des activités*

Certaines activités sont proposées à la consommation, activités classiques pouvant servir d'accroche.

D'autres sont organisées, et on s'inscrit à l'avance pour y participer.

D'autres sont libres : l'animateur, l'éducateur sont d'abord des « écoutants », puis ils fournissent le matériel et les possibilités nécessaires à leur réalisation.

Ceci nous a conduit à la recherche des espaces et à leurs définitions. Nous avons pris le mot espace dans sa double acception : espace lieu et espace temps. Il y a :

- Les espaces propres, clairement destinés aux adolescents. Où sont-ils situés ? Quand sont-ils disponibles ?

- Les espaces publics que les adolescents s'approprient : jardins, places, etc... Comment les négocier, les faire respecter ?

- Des espaces libres, dans les temps, où les adolescents sont libres, c'est-à-dire en dehors du temps scolaire. Mais pourquoi ne seraient-ils pas accessibles aux moments où les adolescents sont censés être occupés ailleurs ? Risque de favoriser, ou de compenser l'absentéisme scolaire ?

D'où une interrogation nouvelle sur la différence entre la commande publique et le désir des adolescents eux-mêmes. Les adultes ont envie de ne plus avoir des ados dans leur champ de vie, alors que les ados ont le désir de se produire, de se faire connaître et reconnaître.

Comment gérer cette contradiction ? Quelle liberté avons-nous ? La structure associative donne-t-elle plus de liberté que la structure municipale ?

Les adolescents ont-ils leur mot à dire ? Sont-ils présents dans les CA associatifs ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?

Enfin, la question de la mixité sociale a été abordée. Où, quand, et comment est-ce possible ? Peut-on approfondir cette idée ?

Et dans la mixité sociale, nous retrouvons la mixité tout court. Qu'est-ce qui la fait régresser ? Penser mixité veut-il dire faire de cette mixité une permanence ? N'y a-t-il pas des espaces « lieux » ou « temps », qui peuvent permettre de se retrouver entre filles et entre garçons ?

Toutes ces questions se posent, bien sûr, dans l'objectif de répondre à la question : comment aider l'adolescent à être soi ?

Deuxième séance

Le travail reprend à partir des interrogations de la veille :

À propos des âges. Il est vrai que les dispositifs existants sont fluctuants par rapport aux limites d'âge. On rappelle à ce propos que les Missions locales reçoivent les jeunes de 16 à 25 ans. La jeunesse est donc un état intermédiaire entre la dépendance et l'autonomie véritable, dont la société contemporaine a du mal à fixer la limite.

Ceci explique les fluctuations des politiques quant aux prises en charge. Mais les professionnels sont-ils plus clairs ? On catégorise, pour avoir la paix, en rendant les situations plus lisibles. Mais, est-ce bien la solution ? Professionnels et politiques savent bien qu'il n'en est rien car les catégories stigmatisent et créent des clivages.

On peut penser qu'un service civil (obligatoire ou volontaire) contribuerait à casser les catégorisations, et à brasser les origines, les âges et les sexes.

Quoi qu'il en soit, c'est sur les territoires que peuvent se penser les projets qui intéressent, qui rassemblent. Et les professionnels de ces territoires ont à faire entendre leur « expertise » dans ce domaine, et à la partager avec les politiques.

Justement, un témoin de la Ville d'Aurillac vient expliquer comment la ville, à partir de son service Jeunesse, s'efforce de gérer les besoins et les désirs des jeunes de 12 à 25 ans.

Un conseil permanent de la jeunesse s'efforce de recueillir les demandes et les propositions, d'où qu'elles viennent : conseil municipal de jeunes, centre sociaux, associations, etc... Un forum des jeunes permet une participation, des débats, des rencontres, et dégage une certaine lisibilité des actions.

Mais le dialogue n'est pas toujours simple parce que les élus souhaiteraient avoir des réponses précises, et celles-ci ne sont pas toujours au rendez-vous sauf sur des projets précis mais qui restent mineurs, et n'aident pas à promouvoir une « politique de la jeunesse ». Celle-ci manque d'ailleurs de continuité : on n'est pas toujours jeune, et les élus eux-mêmes changent.

Il faudrait prendre le temps de faire des analyses et des bilans, ce qui n'est pas le cas, tant l'actualité quotidienne commande. Les politiques se contentent facilement de projets à

court terme, tandis que les professionnels ont tendance à répéter les actions, et à valoriser les « acquis ».

La discussion générale nous entraîne alors sur la question du sens. À quoi peut servir ce que nous faisons ? À occuper des temps libres, ou à produire des créations ?

Si nous n'apprenons pas à penser ensemble, nous n'irons pas très loin dans les transformations sociales. Les légitimités des élus, des professionnels, et des jeunes sont tout à fait respectables, à condition que nous arrivions à la croiser. Nous sommes au cœur d'un système d'acteurs qui n'ont pas forcément les mêmes intentions, ni les mêmes désirs d'action, mais qui doivent trouver entre eux une cohérence, ce qui suppose une responsabilité de coordination (par une instance ? ou par une personne ?)

Une méthode consisterait à co-construire un projet sur une certaine durée avec une évaluation à la clef, en prenant le temps de s'écouter, de s'expliquer, d'accepter les compromis, en autorisant certaines libertés d'action qui, sans compromettre le projet, favoriseraient son évolution.

Cela suppose que nous nous donnions le droit d'avoir une parole politique, même quand nous ne sommes pas élus, et que nous aboutissions à un diagnostic partagé où chacun trouverait sa place : élus, professionnels et jeunes.

Cela suppose une parole libre, une indépendance par rapport aux groupes de pression, aux hiérarchies dites naturelles.

Cela aboutirait à un contrat éducatif local qui ne serait pas parachuté par le pouvoir, mais qui donnerait satisfaction tant à ceux qui le commanditent qu'à ceux qui le mettent en œuvre, jeunes et professionnels.

Reste à trouver le temps, les espaces de dialogue et de rencontres qui permettraient la construction d'objectifs communs dans un cadre qui resterait souple, et dans des lieux ouverts.

Est-ce utopique ? Il semble que des élus soient prêts à entrer dans une telle démarche, sans démagogie, ni clientélisme électoral ; que des professionnels ayant une certaine liberté, soient prêts à le faire fonctionner ; et que des jeunes soient aussi capables de penser l'intérêt général avant l'intérêt personnel.

Alors ?

Troisième séance

Cette séance devait être consacrée à faire des propositions, mais à partir de nos débats antérieurs des questions se posaient encore avec une certaine acuité.

D'abord, il faudrait être en mesure de faire émerger chez les jeunes cet intérêt général dont on a parlé, et qui constitue une étape vers la citoyenneté. Peuvent-ils participer à cet intérêt s'il n'est pas suffisamment lisible dans la commune ?

Entre la posture de participation promue par certains élus, et la réalité, il y a des dissonances qui amènent certaines critiques parfois mal reçues.

Il y a deux niveaux de réponse, selon les âges :

- Dans un premier temps savoir faire partager par les autres son projet personnel,
- Dans un deuxième temps le resituer dans une vision globale et plus citoyenne.

On ne peut en effet faire exister son quartier, son village que si l'on a conscience soi-même d'exister.

Les jeunes ont besoin de considération et de reconnaissance. Ils ne veulent pas seulement être affectés à des tâches d'exécution, qu'ils considèrent comme subalternes, et où ils se sentent instrumentalisés.

Il faut donc des lieux où la parole soit entendue, et des adultes capables de faire émerger des thématiques dignes d'intérêt.

Mais, la parole n'est pas seule à pouvoir faire exister. L'adulte est aussi un moyen de se faire reconnaître et de s'engager.

Il y a lieu aussi d'éviter les faux-semblants, ces Conseils bidons, ces consultations où tout est préparé à l'avance.

Ensuite, il y a lieu de faire bouger les pouvoirs en place. Sans nier les responsabilités des uns et des autres, il y a lieu de laisser s'exprimer des contre-pouvoirs réels, qui ne soient ni faire-valoir, ni négatifs.

C'est le principe même de l'éducation populaire qui, sans nier les niveaux de responsabilité, s'efforce de donner à chacun la possibilité de dire et de faire. Ce qui suppose des risques ; mais peut-il y avoir projet d'action sans risque ?

Or la notion de risque n'est pas facile à faire passer dans la société contemporaine ; celles des parents, celle des administrations responsables...

Ce n'est pas en bouclant des quartiers par mesure de sécurité que l'on fait émerger une conscience collective.

Il faut casser l'image négative qu'ont les jeunes pour beaucoup d'adultes. Cette image conduit tout naturellement à la pratique de la transgression. Et ces transgressions ne sont pas les unes et les autres de même nature : il y a lieu d'agrandir le seuil de tolérance. L'aventure nécessaire n'est pas forcément synonyme de crainte, et de violence.

Il faut multiplier les lieux d'accueil, et ne pas confisquer tous les lieux publics, auquel cas il ne reste que la rue et la nuit.

À des professionnels capables de proposer et d'exiger, à des élus qui font ce qu'ils disent, correspondront des jeunes plus sécurisés.

ADOLESCENTS AU COLLÈGE ET AU LYCÉE

Rédaction par Alain Noël

Constats et questionnements

Le collège, le lycée, sont des lieux où des adolescents en pleine construction passent une partie importante de leur vie. Ce sont des lieux d'apprentissage, de socialisation et d'épanouissement personnels.

On ne peut pas dissocier l'élève de l'adolescent. L'élève est toujours un adolescent, et l'adolescent est souvent considéré dans son identité d'élève, y compris en dehors de l'école. La plupart des élèves sont des adolescents sans difficultés spécifiques. Cependant, bien trop souvent, on ne considère l'adolescent dans l'élève que si celui-ci est en difficulté.

L'organisation du système scolaire, avec ses filières, les hiérarchies entre-elles et la place qu'y tient le baccalauréat, structure les trajets scolaires sans que soit vraiment pris en compte le souci d'aider l'adolescent à se réaliser. Ce souci passe par la nécessité pour l'adolescent de se poser les questions : « Qui suis-je ? » et « Qui veux-je être ? » alors que la question qui lui est posée par l'institution est : « Que veux-tu faire ? »

La réponse à cette question est largement conditionnée par la part laissée au rêve, la plus ou moins bonne connaissance, la plus ou moins bonne image de lui qu'a l'adolescent et par sa conscience des réalités économiques. Ce sont les enfants qui sont porteurs de rêves. A l'adolescence, il y a une perte de l'idéal de soi, une remise en question, un retour de la réalité. Mais l'adolescent a quand même besoin de rêver. N'est-ce pas le rôle de l'adulte de mettre en adéquation rêve et réalité dans une perspective positive ?

Il y a encore cinquante ans, les choix de l'adolescent étaient largement déterminés par le milieu social, les traditions familiales et les désirs d'ascension sociale. Les parents pouvaient léguer à leurs enfants des biens matériels, des valeurs, un métier... Le groupe social se sentait responsable de l'éducation des plus jeunes. Actuellement la perte des repères uniques fait que le regard porté sur l'adolescence est de plus en plus péjoratif, que le legs est de plus en plus incertain, que l'adolescent est, à la fois, mis en demeure de faire un choix d'épanouissement individuel et de répondre aux attentes parentales de réussite sociale. Un sentiment d'abandon, générateur d'angoisse, en résulte souvent.

Dans cette situation, il n'est laissé que peu de temps à l'adolescent pour se construire. L'école s'est toujours méfiée du temps. Chaque moment y est répertorié, identifié dans sa fonction et actuellement, la masse des connaissances à acquérir, des apprentissages à effectuer ne cesse de croître. L'école prend-elle en compte le développement des adolescents quand elle leur propose ces apprentissages ? Il faut un minimum de socialisation préalable pour être disponible aux apprentissages et à la vie scolaire, mais l'école se préoccupe peu des histoires individuelles. Et des questions se posent à nous : « les apprentissages sont-ils solubles dans la socialisation ? », « la socialisation est-elle soluble dans les apprentissages ? », « qu'en est-il de la construction de l'individu ? », « quelles sont les conditions pour que le collectif aide aussi les individus à grandir ? ».

Dans de nombreux établissements scolaires, on se soucie de prendre en compte les particularités, d'individualiser les parcours, d'accompagner le projet personnel de l'élève en mobilisant des adultes référents. On se soucie de repérer les adolescents en difficulté, de les écouter et de les orienter vers des pistes de solution.

Mais les enseignants ont avant tout été formés pour enseigner une matière, et beaucoup ont du mal à sortir de ce rôle étroit et à concevoir qu'ils sont aussi des éducateurs. Et pourtant, si l'on aide un adolescent en difficulté, on l'aide aussi dans son « métier » d'élève et par contre-coup on aide aussi la classe. Cela semble changer.

Initiatives et pistes de solution

Parmi les initiatives déjà bien expérimentées, il y a la création d'équipes d'adultes-relais. Dans le secteur d'Aurillac, 28 établissements disposent d'une équipe d'adultes relais. Ceux-ci sont souvent des enseignants, mais peuvent appartenir à toutes catégories de personnels de l'établissement, voire être extérieurs à celui-ci. Une formation leur est dispensée les aidant à considérer l'adolescent derrière l'élève, à l'écouter, à envisager des propositions à faire à l'adolescent ou une orientation vers d'autres intervenants si nécessaires.

En direction des élèves sont mis en place des techniques de travail sur le « qui suis-je ? » : groupes d'écriture, d'expression théâtrale... des ateliers sur l'estime de soi : coiffure, maquillage, activités d'expression... Mais ces ateliers doivent-ils être proposés seulement aux élèves, aux adolescents en difficulté, ou être proposés à tous ?

La difficulté à mobiliser des adultes est bien souvent déterminante pour répondre à cette question.

En outre, la mise en œuvre de ces démarches nécessite l'intervention de spécialistes extérieurs à l'école, donc la mise en place de partenariats.

Le partenariat

Dans un premier temps, on peut regretter que l'on ne sollicite des intervenants extérieurs que lorsque des élèves sont vraiment en grande difficulté, et qu'ils ne puissent être présents dans l'école bien en amont. Des instances comme les Comité d'Education à la Santé et à la Citoyenneté, lieux officiels institutionnels, permettent pourtant cette présence. Cependant, dans les faits, il est très difficile pour les psychologues, les travailleurs sociaux... d'asseoir leur légitimité dans cette instance, y compris auprès des assistantes sociales scolaires. Cela vient-il du fait que les adolescents en difficulté ont toujours été sujet de rivalité entre les institutions sanitaires et les institutions éducatives, école comprise ? Cela est-il du au fait que, pour un établissement scolaire, travailler avec un Centre Hospitalier, c'est reconnaître qu'il y a des problèmes dans cet établissement ?

Des réseaux comme *Ados 15* (professionnels de l'adolescence dans le Cantal) contribuent à faire tomber les barrières, à informer sur les ressources, à favoriser le travail en commun, de manière cohérente, entre les diverses institutions, les divers intervenants qui peuvent être amenés à croiser le chemin d'un adolescent.

A Aurillac, une Convention tripartite entre l'Inspection Académique, le Rectorat et le Centre Hospitalier facilite la mise en œuvre de partenariats en permettant aux établissements scolaires de mieux connaître les partenaires potentiels et à ceux-ci d'entrer plus aisément en contact avec les établissements scolaires.

La parole de l'élève, de l'adolescent

La première façon de communiquer de l'adolescent n'est pas la parole. Il y a nécessité à décrypter, d'abord, ce qui peut être dit autrement. En outre, la parole de l'adolescent est le plus souvent, à 90%, la parole de l'adolescente.

L'école tient une place importante dans la construction de l'adolescent par la parole.

Il y a la parole entre pairs, la confiance envers un adulte, la parole institutionnelle (délégués), la parole médiatrice (gestion des conflits) mais aussi la parole dans la classe, dans les apprentissages. Mettre chacun, adulte et jeunes, en position d'acteur sur un projet, avec la nécessité de produire ensemble, génère de la parole.

Mais la parole en collectif ne suffit pas, ne répond pas à tous les besoins et il n'y a que peu de lieux et de temps pour la parole individuelle. Les adolescents ont souvent besoin d'un

lieu de parole autre qu'un lieu de parole avec un enseignant. La mise en place de structures « hors école » peut répondre à ce besoin (cf les « Points écoute jeunes »).

De toute façon, un adolescent qui veut parler à un adulte saura choisir l'adulte auquel il veut parler et, si on lui en donne la possibilité et si les lieux existent, il le fera.

IV /REGARDS CROISÉS

AVEC JOËLLE BORDET, PHILIPPE LEBAILLY, FRANÇOIS CHOBEAUX

Débat animé par Dominique Besnard, direction nationale des Ceméa

REGARDS CROISÉS

Avec Joëlle Bordet, Philippe Lebailly, François Chobeaux

Débat animé par Dominique Besnard, direction nationale des Ceméa

Dominique Besnard

Bienvenue aux trois intervenants qui vont alimenter les réflexions de cette table ronde.

Philippe Lebailly est directeur d'une association locale de jeunesse à Carmaux, dans le Tarn, qui travaille autour des questions relatives à la prévention.

François Chobeaux est membre du Département des Politiques sociales des Ceméa. Il s'occupe plus particulièrement des questions concernant la jeunesse, l'insertion et l'errance.

Joëlle Bordet est chercheuse au Centre scientifique et technique du Bâtiment (CSTB). Au CSTB centré sur les normes de construction, existe depuis les années soixante-dix un service de recherche en sciences humaines. Celui-ci travaille sur les questions de sociologie urbaine et d'économie.

Nos trois intervenants vont réagir aux comptes rendus des cinq ateliers qui se sont déroulés depuis deux jours. Ensuite, à partir de leurs commentaires, vous pourrez leur poser des questions.

Un premier Débat aura lieu après le compte rendu de deux ateliers.

Gérald Courtadon

L'atelier était intitulé « l'adolescent dans la cité ». Des débats du groupe de travail, constitué d'élus, de professionnels de secteurs différents, d'animateurs sportifs et culturels, ont été dégagés quatre thèmes.

Le premier thème concerne les limites des dispositifs proposés par l'administration.

Dans un premier temps d'échanges, les participants de l'atelier se sont arrêtés sur les limites posées par les tranches d'âge définies notamment par les dispositifs et les structures d'accueil des ados. Ces limites pouvant parfois être bloquantes ou en contradiction avec d'autres dispositifs.

Au cours du deuxième temps d'échange, on a constaté que l'on se retrouvait tous à essayer de « caser » les adolescents dans des dispositifs pour répondre aux objectifs des statistiques, plutôt que de réfléchir afin de proposer des projets à mettre à la disposition et au service des publics.

Le deuxième thème concerne le partage de l'espace (ou espace-temps) public.

Les participants ont demandé que la jeunesse soit en même temps visible et invisible.

L'échange a porté sur :

- le cloisonnement de l'espace public, c'est-à-dire sur tout ce qui tourne autour de l'espace physique et de l'espace-temps ;
- les questions concernant le « vivre ensemble » et les mixités ;
- les compétences nécessaires aux élus et aux professionnels pour traiter des sujets urbanistiques (occupation des sols et autres).

Le troisième thème concerne la citoyenneté et la participation. On a regardé la manière dont les jeunes pouvaient s'impliquer dans la cité et participer, notamment par le biais d'associations que l'on aide soit à émerger, soit à perdurer.

On a examiné les problèmes liés à l'indépendance de ces associations par rapport aux pouvoirs politiques, à la prise de risque (consentie ou non) des élus pour que les associations de jeunes restent indépendantes et qu'elles aient des moyens tout en leur laissant leur indépendance.

On s'est interrogés sur la prise et sur le partage du pouvoir par les jeunes. On a considéré que l'on pouvait penser que le professionnel pouvait faire tiers sur cette question entre les politiques et les jeunes.

On a évoqué les blocages importants concernant la technostucture.

On a parlé du cloisonnement des usagers (les jeunes, les personnes âgées, etc.) et on s'est interrogés sur le décroisonnement par rapport aux thématiques abordées et sur la création de projets au regard de cela.

Le quatrième temps concerne les postures et le rôle des professionnels.

Par rapport au plan personnel ou individuel, chaque professionnel devrait s'interroger sur sa pratique et sur la représentation qu'il a des jeunes (par exemple : « les jeunes font peur »). Les questions ont moins porté sur la remise en question d'une certaine forme de jeunesse que sur les pratiques professionnelles et sur la manière dont on appréhende ces jeunes.

On a parlé des liens entre les différents systèmes d'acteurs, du travail en partenariat, de la légitimité des différents professionnels, de cultures professionnelles partagées.

Il est ressorti des débats qu'il était très important que l'on mette parfois de côté, quels que soient sa place et sa fonction, certains préjugés pour réussir à travailler ensemble autour des jeunes.

On a balayé de nombreux champs : la jeunesse, la culture, l'éducation, la politique, l'urbanisme, le logement, l'économie. On peut estimer que tous les thèmes présentés sont tous vecteurs de transformation sociale.

Comme projet de société, on pourrait abandonner les représentations négatives et considérer que les jeunes sont une ressource et non un problème, donc réapprendre le « vivre ensemble ». Cela rejoint le point sur la mixité sociale que l'on n'a pas développé ici.

D. Besnard

Merci beaucoup. Nous passons au compte rendu du deuxième atelier.

Thierry Morel

Le thème de notre atelier était : « Soutenir et valoriser les parents ».

Le groupe est parti d'un premier constat : les professionnels peuvent facilement travailler avec les parents et les enfants jusqu'à l'adolescence du fait que les structures le permettent, mais ensuite il y a une rupture.

Deuxième constat, plus problématique : les injonctions à la parentalité avec le risque de professionnaliser la fonction parentale dans la toute puissance de l'expert avec l'évaluation des bonnes et des mauvaises conduites parentales.

À partir de ces constats, on a, après la conférence de Patrick Dessez, essayé d'inverser sa proposition qui était « prévenir les vulnérabilités et renforcer les compétences des adolescents en « transformer et prévenir la vulnérabilité des parents, et renforcer leurs compétences » avec l'idée de :

- travailler avec les parents la relation à l'autre et pas simplement la relation enfant-adolescent,
- renforcer les compétences psychosociales des parents afin de leur permettre de vivre leurs émotions (on a eu de beaux témoignages sur des expérimentations qui ont marché, notamment à base de théâtre et de projets de lieux partagés parents-adolescents),
- produire de la symbolisation avec les parents, et pas simplement avec les adolescents.
- travailler sur la difficulté qu'ont certains parents à demander de l'aide (dans l'affectif, on trouve aussi la motivation dans l'action) pour avancer avec ces adolescents ; la prévention n'est pas simplement un contrôle du comportement.

On a insisté sur les innovations qui se font sur le terrain puisque des professionnels essaient d'avoir un travail expérimental au quotidien avec les parents autrement que pour pointer les dysfonctionnements de leur enfant.

On a conclu ces trois temps de travail avec l'importance du « co », c'est-à-dire : la coéducation, la coparentalité, la cohabitation et la coprésence, dans le travail avec les parents.

D. Besnard

Passons aux réactions de nos trois intervenants.

Concernant le premier axe sur la limite des cadres posés par l'administration et des dispositifs par rapport aux tranches d'âge et des « ados à caser », comment entends-tu cela, Philippe, en tant que responsable d'une structure associative de jeunesse, et que peux-tu en dire ?

P. Lebailly

Par rapport à la question des cadres, dans l'atelier où j'étais hier, j'ai dit que les cadres étaient parfois contraignants, qu'ils nous mettaient en difficulté, qu'ils pouvaient être très contradictoires, voire opposés, à ce qui serait nécessaire de faire avec des adolescents.

J'ai pris l'exemple des contrats enfance-jeunesse (dont la CNAF souhaite se désengager financièrement depuis deux ans), mais il y a aussi les ratios d'objectifs ou de journée animation qui peuvent mettre en fragilité les structures d'animation. On sait par exemple que lorsqu'on travaille avec des adolescents, la meilleure démarche éducative est de les amener dans des démarches de projet, ce qui est peu producteur de journées-animation.

Autre exemple avec la CAF : sur des dispositifs de chantier-loisir, les jeunes exécutent des tâches d'intérêt général. En contrepartie, ils bénéficient de projet de vacances ou de loisirs. Or, la CAF dit, dans ses intentions éducatives nationales, que les jeunes doivent être fortement impliqués dans l'élaboration du projet. Dans le département du Tarn il faut avoir déposé les projets de chantier-loisir avec le contenu du chantier et celui des vacances et des loisirs en février, c'est-à-dire quasiment avant la venue des adolescents. Rare sont les adolescents qui se projettent et se positionnent en janvier sur les vacances de juillet et d'août, et exceptionnels ont ceux qui élaborent un projet de vacances ou de loisir en janvier. Ce sont donc des choses contradictoires.

Ensuite, il y a la question des postures professionnelles.

On peut continuer à bidouiller en faisant semblant que cela marche. Dans le Tarn, toutes les structures qui déposent des projets de chantier-loisir rentrent dans les calendriers. On est donc la seule structure à être régulièrement en décalage et en conflit avec l'Institution, en argumentant d'un point de vue éducatif : « Nous essayons de mettre en œuvre votre orientation éducative, mais le calendrier que vous nous imposez n'est pas adapté au processus de projection des adolescents sur des dispositifs de vacances ».

Sur ce sujet on a des zones conflictuelles, mais, chaque année, la CAF nous dit qu'elle nous finance encore de manière exceptionnelle. Il y a des marges de négociation, parce que nos interlocuteurs ne sont pas incapables d'entendre les contradictions et les limites de leur dispositif.

C'est donc aux structures professionnelles d'accepter de se mettre dans des postures d'argumentation et de justification, et pas simplement de postures de plainte qui est la posture majoritaire des professionnels d'animation : « On n'est pas reconnus », « On ne nous prend pas en compte », « On ne nous aide pas ». Ils ont rarement une posture de force de proposition, de contestation ou de posture conflictuelle.

Le non-enfermement dans un cadre dépend de la posture que l'on a et de la capacité à argumenter par rapport à des éléments éducatifs.

Je pense que les tranches d'âge sont nécessaires. L'indifférenciation de l'intervention éducative sur des grandes tranches d'âge ne permet pas de prendre en compte le fait que la maturation s'effectue rapidement au cours de passages d'âge très différents. On dit que le temps-collège et que le temps-lycée ne sont pas la même chose et, au sein du collège, on

parle de ceux qui arrivent en sixième, de ceux qui sont en cinquième, etc. La tranche d'une année est donc parfois beaucoup plus fine du point de vue éducatif que les dispositifs.

La marge d'initiative pourrait être de dire : « les tranches d'âge sont nécessaires si on veut que l'intervention soit pertinente d'un point de vue éducatif, mais il nous faut aussi de la souplesse pour nous adapter à des situations de groupe ou d'individus qui ne rentrent pas dans le cadre de nos interventions professionnelles ». C'est donc à deux niveaux : à la fois pas de différenciation, et une capacité à produire de la souplesse dans nos interventions.

D. Besnard

François, sur cette question des tranches d'âge ?

F. Chobeaux

En animation de quartier, les limites de la segmentation des tranches d'âge nous a secoués au début des années quatre-vingt lors du montage des premières opérations « prévention-été », quand on s'est aperçu que nos segmentations parfaites (les pré-ados, les ados, les grands, les moyens, les petits, etc.), ne tenaient pas du tout parce qu'une grande sœur avait une ribambelle de petits frères et de petites sœurs avec elle et qu'il était hors de question qu'elle les lâche dans la journée. Il a donc bien fallu qu'on les prenne ensemble, et que l'on réussisse aussi à faire jouer la grande sœur.

Aux Ceméa, cela nous a remués. C'était l'époque de la certitude de la colo « grand groupe » où le groupe des grands, celui des petits et celui des moyens n'étaient pas du tout la même chose, avec des territoires différents. Il y avait d'ailleurs toujours des polémiques au sujet des copains d'âges différents qui étaient venus ensemble, ou des frères et sœurs.

On connaît encore cela en animation municipale, même si tout le monde a trouvé plus de souplesse. Le club « préado » et le système « ado » ne sont pas forcément les mêmes lieux, mais on ne va pas faire la coupure à six mois près.

Je ne suis pas certain qu'il faille marquer aussi fortement, mécaniquement, la coupure à un âge précis. En revanche, je suis sûr – en cela, je rejoins Philippe – qu'entre 12-13 ans et 16-17 ans, les intérêts, les représentations du monde, l'appropriation de l'espace, les capacités mentales et psychologiques, les relations à l'autre sexe, sont différents et que, d'un point de vue pédagogique et éducatif, il faut différencier les offres. Toutefois, entre différencier les offres et segmenter complètement par unité, par service, par structure, il y a une différence et l'évidence d'un besoin de souplesse.

D. Besnard

Joëlle, ton point de vue sur la segmentation.

J. Bordet

La question n'est pas de savoir s'il faut ou pas une segmentation, mais avec qui on dialogue selon les moments et les lieux, car on est aussi obligé de regarder la nécessité de cadre et de catégories des commanditaires du fait qu'ils ont à gérer des catégories.

Je viens de répondre à un appel d'offres de la Ville de Paris. Quand ils me demandent de regarder ce qui se passe pour la jeunesse de 13 à 25 ans je suis inquiète, car je me dis qu'ils n'y connaissent vraiment rien. Je préfère les gens qui parlent de cadres et de publics et avec lesquels je peux discuter, que des gens qui disent que l'on va parler des 13-25 ans au nom du développement local.

À l'inverse, la culture des professionnels joue sur le fait d'être capable ou pas de traiter des processus, c'est-à-dire de mettre en travail et en tension le souci des commanditaires par rapport à une prise en compte spécifique des âges. Aujourd'hui, il faut une grande culture sur la jeunesse et l'adolescence.

J'ai mené plusieurs diagnostics « recherche-action » sur les politiques locales de la jeunesse vis-à-vis des 16-25 ans, mais il est hors de question que je fasse des enquêtes de fréquentation. J'ai utilisé mes acquis de recherche sur la jeunesse et sur l'adolescence pour fixer des axes d'analyse pour établir une problématique de la jeunesse qui repose sur trois axes :

- les conditions d'existence de la jeunesse,
- la réalisation des jeunes (je me suis appuyée sur les travaux de Philippe Gutton – je vous conseille de lire son dernier livre, *Le génie adolescent* – où il indique comment l'adolescence consiste à se donner de nouveau naissance),
- la jeunesse (parce que c'est une catégorie sociologique, alors que l'adolescence est une catégorie clinique).

Autre question : sur quelle culture vous appuyez-vous pour être capables de dialoguer avec vos commanditaires pour ne pas dire « On est pour » ou « On est contre », mais dire comment faire évoluer, dans des processus de travail et au travers de politiques publiques, la culture partagée par rapport à la jeunesse et à l'adolescence ?

D. Besnard

Par rapport aux comptes rendus de tout à l'heure, pouvez-vous articuler ce que vous venez dire sous l'angle du professionnel comme tiers avec ses postures d'indépendance, de responsabilité et d'engagement, à travers ses prises de position par rapport aux structures ou aux projets éducatifs et pédagogiques, et selon sa légitimité à agir ? Pouvez-vous répondre à cela ou souhaitez-vous continuer en prolongeant cette réflexion sous l'angle du professionnel ?

J. Bordet

La question du tiers me préoccupe beaucoup dans mes travaux de recherche et ce depuis de nombreuses années.

Aujourd'hui, se pose une vraie question avec les politiques publiques et les dispositifs par rapport au risque de l'instrumentalisation. Si il ne veut pas être instrumentalisé dans une catégorie, la seule possibilité qu'a le professionnel consiste à se mettre en position de tiers, c'est-à-dire de lien, par rapport aux différents enjeux (un élu n'aura pas les mêmes enjeux qu'un parent, qu'un adolescent).

Là, il faut travailler sur la construction de sa position, car il ne sera pas le porte-parole de la jeunesse (ce serait un leurre et surtout pas une position d'adulte professionnel), pour montrer qu'il a intégré les contraintes et les nécessités des uns et des autres pour être en capacité de faire des propositions par rapport à ses protagonistes.

Ce travail permanent ne peut pas être réalisé tout seul par un professionnel. C'est un projet de service et de politique transversale. Or, les politiques transversales n'arrivent pas à se mettre en place du fait que, trop souvent, les professionnels de la jeunesse sont identifiés à leur public ou qu'ils se mettent en position de porte-parole de leur public.

Aujourd'hui, ce n'est pas du tout une position conflictuelle au sens indiqué par Philippe. Pour tenir la position de Philippe, il faut justement être sur une position de tiers, parce qu'on est, à juste titre, tout de suite invalidé si on est le porte-parole de la jeunesse.

F. Chobeaux

Ce qui pose une sacrée question pour la formation des jeunes professionnels (par charité, je ne parlerai pas de la politique des grands frères, car je pourrais être sévère).

Pour une part importante des jeunes qui entrent aujourd'hui dans l'animation professionnelle, ce n'est pas un métier choisi en termes d'engagement, de logique d'éducation populaire, de transformation sociale par la pédagogie, et plein de belles choses comme cela, mais c'est seulement une solution salariale qui fait issue dans une dynamique d'échec scolaire et d'échec d'insertion, l'animation étant peu exigeante en diplômes.

En tant qu'organisme de formation nous travaillons avec eux pour élever les choses, mais ce n'est pas simple car ils ont en tête une représentation assez facile qui est : « Je suis un peu plus grand que les autres. Pour les emmener faire un week-end de ski ou animer un cybercafé, ce n'est pas la peine d'être diplômé de Polytechnique ». Ce n'est donc pas simple de faire entendre cela à des jeunes, à des administrations et parfois à des élus qui peuvent avoir aussi une représentation assez simpliste du travail de l'animation.

Il n'est pas évident de parvenir à former ce professionnel tiers, autonome et responsable, mais c'est un beau travail de formation.

D. Besnard

Philippe, en tant que responsable d'une structure associative, que peux-tu dire sur cette question du tiers, du travail collectif et de la conflictualité au quotidien ?

P. Lebailly

Je vais développer la question du travail collectif.

J'ai été heureux d'entendre la nécessité de mettre de côté certains préjugés sur les autres professionnels pour pouvoir travailler avec les adolescents.

Quand on interroge des personnels éducatifs, en particulier des animateurs-éducateurs, sur les préjugés qu'ils ont sur les autres métiers (enseignant, assistant social, policier), on s'aperçoit qu'on a encore beaucoup de chemin à parcourir pour pouvoir créer des espaces de collaboration collective afin de mettre en place un cadre collectif sur des territoires, qui soit protecteur et qui accompagne les expériences des adolescents pour grandir.

Je crois beaucoup à la capacité des espaces collectifs. Lorsque les terrains sont difficiles, les positions isolées des professionnels et des structures professionnelles sont dramatiques. Qui va prendre en charge les problématiques d'un territoire avec les enjeux de sécurisation quand des trafics ou des pratiques de délinquance se sont bien installés, avec la difficulté de la précarité sociale, les ruptures intergénérationnelles ou culturelles ? Quelle structure professionnelle ou quel professionnel peut penser pouvoir faire face seul à des situations aussi compliquées et complexes sans s'exposer à se mettre dans une impasse, et à mettre dans l'impasse les populations sur lesquelles il ou elle est chargé(e) d'intervenir ?

La première étape est de reconnaître que la solution ne pourra pas venir d'une construction collective avec l'ensemble des institutions. Cela nécessite de commencer à travailler avec les autres en prenant en compte leurs logiques, en s'inscrivant en complémentarité, et en s'interdisant de porter le moindre jugement sur la pratique de l'autre.

D. Besnard

En écho à l'atelier sur les parents, pouvez-vous développer des points de vue sur la coéducation, la vulnérabilité ou les ressources des parents ? Pouvez-vous appuyer et travailler à leur développement sur les compétences psychosociales par rapport aux parents ?

J. Bordet

Cette question est très importante, car elle concerne la posture interne que l'on a vis-à-vis de la jeunesse et de son propre transfert sur l'objet.

L'expérience du Brésil m'a beaucoup fait réfléchir sur cette question (je suis en train de monter un réseau international sur « Comment faire face à la vulnérabilité et comment les jeunes font face à la vulnérabilité ? »). Ce n'est pas une compétence mais plus des ressources. Il ne faut pas confondre ressource et compétence. Le terme « compétence » est un terme extrêmement technique. Le terme « ressource » est un terme dynamique et plus anthropologique.

J'ai appris avec les brésiliens qu'il n'y avait pas de corrélation directe entre le niveau de la violence et la manière dont on prend les problèmes, car ils prennent en effet beaucoup le problème du côté du développement des ressources.

À Brasília, j'ai travaillé sur un programme où, en raison de la violence, les magistrats ont demandé à des psychologues de travailler avec 200 jeunes et 200 familles sur le thème « Comment faire pour se protéger par rapport à la violence ? », c'est-à-dire : « Par rapport aux ressources, que développez-vous pour vous protéger ? ». Ce travail, qui a duré deux ans avec par groupe de 20 jeunes et de 20 familles, a permis d'apprendre que :

- le groupe apprend à regarder autrement la question des ressources,
- on ne peut pas travailler sur la ressource dans la relation interindividuelle, car il y a un rapport de forces.

Le professionnel a forcément, face à un parent ou à un jeune, le pouvoir pour lui, mais cela change tout quand il est face à un groupe composé de 20 jeunes et de 20 familles.

Il y a aussi la question des communautés de vie. En faisant communauté (et pas du communautarisme qui est la fermeture, le repli sur soi du fait que l'on ne peut plus prendre appui sur les institutions), on donne du pouvoir aux habitants. La communauté de vie est la capacité d'alliance entre les institutions et les collectifs pour faire communauté ensemble, sinon c'est la barbarie.

Derrière la question des vulnérabilités et des ressources, il y a celle du projet politique et particulièrement des dimensions anthropologiques de la communauté.

P. Lebailly

En écho au terme d'alliance à la fin de l'intervention de Joëlle, il y a la notion de contrat. On développe beaucoup cette notion, y compris parfois dans les injonctions, comme le contrat de responsabilité parentale.

Jacques Selosse, un fondateur de la protection judiciaire de la jeunesse et un spécialiste de l'adolescence, dit : « *La notion de contrat est dangereuse, car elle signifie que, lorsque les termes ne sont pas respectés, cela entraîne une rupture* ». Il propose donc que le terme d'alliance soit plutôt en direction des adolescents. On pourra d'ailleurs avoir la même posture en direction des parents.

La posture des professionnels est importante dans la relation à l'autre (comment se positionner ?), notamment par rapport à des familles qui peuvent être à un moment confrontées à la difficulté de leur propre enfant, car ce n'est pas la même chose de parler de dynamique de contrat et de dynamique d'alliance.

Au cours des deux jours précédents, y compris dans l'atelier auquel j'ai participé, quand les professionnels commencent à parler des parents, nous avons souvent la mauvaise tendance à les juger par rapport au bien et au mal.

D. Besnard

François, par rapport à cette coéducation alliance-contrat ?

F. Chobeaux

Je suis d'accord avec vous deux sur l'approche globale de la réflexion, mais je vais nuancer cela en individualisant la coéducation du point de vue de la relation individuelle avec tel ou tel adolescent.

Coéducation ? Bien sûr. L'école, le milieu familial, le pôle assez flou et global de l'éducation non formelle de la vie organisée dans la cité ? Oui. Une coéducation existe là. Dans l'éducation non formelle les structures d'animation, d'accompagnement, de prévention, jouent effectivement un rôle important.

Quand je ramène cela à la clinique individuelle, donc à l'accompagnement et au travail individuel, avec tel ou tel adolescent, je suis beaucoup plus réservé sur ce que cela peut amener en partage et en passage d'informations. Il me semble en effet que les ados vont s'adresser à tel éducateur, professeur, animateur, en qui ils ont confiance, parce qu'ils l'ont précisément choisi pour lui faire des confidences.

On sait, avec nos bonnes vieilles bases de psychologie, qu'ils ne vont pas faire toutes leurs confidences aux mêmes, qu'ils vont organiser leur espace mental de manière à ne pas être totalement connu de chacun. Il me semble donc que la plus belle vacherie qu'on puisse leur faire serait de mettre en permanence en commun ce que l'on sait partiellement de chacun. Cela peut se justifier, Philippe en a parlé, quand, à un moment, on a l'impression qu'un gamin éclate ou dérive complètement, mais il ne faut surtout pas en faire un principe.

Nous n'avons pas à mettre en commun en permanence tout ce que nous faisons avec tel ado, quelle que soit la structure, et nous n'avons pas à chercher en permanence la totale cohérence et concertation de nos interventions.

D. Besnard

Merci. Avant d'entendre les comptes rendus des autres ateliers, passons la parole aux participants. Avez-vous des questions ou des réactions à partager sous forme de questions ou de réflexions plus globales ?

G. Courtadon

Je suis fan de ce que François a dit à la fin. On entend souvent les animateurs et les travailleurs sociaux dirent : « Il faut qu'on arrive à s'échanger des informations et avoir des interventions complémentaires », mais c'est un emprisonnement pour les jeunes.

Il faut trouver les bonnes articulations entre les professionnels, mais il ne faut surtout pas constituer des prisons et des ghettos qui feraient que la représentation commune des professionnels envers tel ou tel jeune ou groupe de jeunes serait trop enfermante, les empêchant ainsi de se développer et d'agir dans des systèmes différenciés qui leur offriraient aussi des espaces de liberté et de négociation.

F. Chobeaux

Je me suis bien gardé de dire « Il faut » ou « Il ne faut pas », mais l'espace d'appréciation est à travailler.

J. Bordet

Il ne faut pas confondre les espaces et les moments. Il y a les moments où l'on travaille avec les jeunes individuellement à leur demande. Là le respect du transfert, de ce qui est dit, est essentiel. C'est le respect de la liberté. Au nom de la cohérence, rendre impossible ce transfert est vraiment une prison.

Si on veut travailler sur la responsabilité, il faut travailler dans la relation individuelle. Par exemple, je travaille actuellement à Rennes sur la construction de contrat de responsabilité, c'est-à-dire sur la manière dont on accompagne le jeune à la sortie du système scolaire pour qu'il trouve sa place dans la société dans une coresponsabilité, car on est aussi dans une société individualiste et que tout ne pourra pas passer par le collectif.

Je crois beaucoup au travail collectif par rapport au pouvoir et à la communauté, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il ne faut pas travailler sur l'accompagnement individuel et sur le champ de la responsabilité pour que les deux deviennent totalement intégratifs. Cela est un projet.

T. Morel

Je voudrais reprendre le dernier point abordé par Joëlle.

Je trouve très intéressante cette idée de communauté de vie, mais on constate que les familles qui sont les plus vulnérables organisent leur mode de vie en refusant l'idée de destin commun et de partage. Or, les structures sociales poussent ces familles à intérioriser cette distinction avec ceux qui leur ressemblent.

J. Bordet

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce diagnostic. La différence entre les projets des villes et leur capacité ouverte de développement avec une visibilité par rapport à cela signifie que les familles les plus en difficulté vont au contraire se positionner. C'est en tout cas très différent selon l'histoire des villes et la durée de l'intervention. Il ne faut pas penser qu'il y a un isolement parce qu'on est en difficulté. Plus l'ouverture à l'ensemble de la communauté est visible, plus cela rejoint ces familles, notamment chez les primo-arrivants.

Il faut faire très attention aux segmentations. Il faut mettre en perspective les projets de ville et de développement pour pouvoir répondre à la question que tu as posée.

Jacques Ladsous

À propos de la dynamique et de l'idée dynamique des ressources, j'ai pensé à ce que j'ai entendu dimanche dernier. Un médecin de PMI disait que la notion de prévention nous piègeait, car elle nous amenait sur la défensive et, par conséquent, dans le jugement des gens. Elle avait ajouté : « Je voudrais que l'on remplace ce mot par la promotion des personnes, parce que cela leur permet de ne pas tomber dans des pièges et d'aller de l'avant ».

Je trouve intéressant de travailler sur ces deux termes.

J. Bordet

Une réaction brève, car elle est très importante sur le plan sociopolitique.

Les brésiliens n'ont effectivement pas été rattrapés par la prévention. En revanche, ils ont beaucoup travaillé sur l'émancipation. « Par les ressources » veut dire « par l'émancipation ».

On a été beaucoup piégé par Gilbert Bonnemaïson au sujet de la prévention parce que cela a introduit une posture défensive, et que cela n'a jamais été retravaillé par la Gauche. Aujourd'hui, on est sur un sujet très fort pour nous, à savoir : soutient-on l'émancipation ou la cogestion par la prévention ?

D. Besnard

Nous allons poursuivre cette table ronde avec d'autres entrées et d'autres éclairages. Nous allons entendre le compte rendu des ateliers « Risque », « École » et « Expression ».

Daniel Larmarange

Concernant l'atelier « Risque », l'image serait celle d'un funambule. En introduction, nous aurions pu travailler par rapport à la sémantique sur la prise de risque ou la mise en danger, mais nous ne l'avons pas fait. Nous avons échangé à partir de l'expérience d'associations dont celle des « Motards en colère » sur la sécurisation du risque et sur la transmission du sentiment de vulnérabilité.

Nous avons également échangé à partir des expériences des travailleurs sociaux et des éducateurs de rue, notamment sur la manière de se présenter et de s'identifier, de signifier sa présence dans l'espace public, de se rencontrer, sur les situations multiples, sur la hiérarchisation des situations.

Il y a eu une réflexion sur le rôle de chaque professionnel, sur les limites entre répression et prévention, entre intervenir et ne pas intervenir, et sur le travail avec les forces de l'ordre. Il a été noté la nécessité pour les différents types de travailleurs de se rencontrer. Nous avons parlé de transversalité et de coordination des actions.

Nous avons évoqué le terme « à nos risques et périls » avec la notion de risque positif en rappelant que « vivre, c'est prendre un risque », et ceci dès que l'on sort du ventre de sa mère et que l'on respire.

Il y a eu une réflexion sur « Susciter les ressources de l'adolescent, les mobiliser, permettre l'autonomie », sur la notion de renvoi positif, sur les capacités mises en œuvre, en prenant des exemples autour du théâtre et d'activités de pleine nature.

Il y a eu aussi une réflexion sur le *risque zéro* qui pose de plus en plus de problème, sur le rapport avec une société sécuritaire où l'ouverture de parapluies est générale, mais où on laisse l'individu entièrement responsable. Du coup, on ne pratique plus certaines activités (on a pris l'exemple des sorties scolaires).

Tout au long des réflexions ont été évoqués le plaisir, la décharge d'adrénaline, le passage du collectif à l'individuel...

Avec une question pédagogique finale : pratiquer des activités où un risque est présent est-il encore possible ?

D. Besnard

Merci. Passons à l'atelier « Ecole ».

Alain Noël

Dans l'atelier nous avons rédigé quelques phrases qui nous semblent représentatives de nos débats.

En toute situation, l'élève reste un adolescent. Dans beaucoup de situations, l'adolescent est aussi un élève.

L'adolescent a besoin de temps pour se construire, découvrir ce qu'il veut être, et l'école ne lui accorde pas suffisamment ce temps. Lorsqu'elle lui pose la question, elle ne lui demande pas : « Que veux-tu être ? » mais « Que veux-tu faire ? »

Entre les attentes parentales, celles de l'école et les réalités économiques, où est la part du rêve de l'adolescent ?

Le collectif peut être mis au service de la construction personnelle de l'adolescent.

Des méthodes pédagogiques mises au service des apprentissages qui permettent à l'adolescent d'être acteur aident à cette construction.

Un adolescent qui ressent le besoin de parler à un adulte saura choisir l'adulte auquel il veut parler si on lui en donne la possibilité et si les lieux existent.

Nous avons terminé par la question : quelle mission la société veut-elle donner à l'école ?

D. Besnard

Vaste programme ! Et l'atelier « Expression » ?

Bertrand Chavaroc

Pour cet atelier, je vais commencer par des constats et des observations et je terminerai avec deux affirmations.

Des constats, et des observations

Il existe une diversité de lieux et d'instances à vocation éducative, culturelle ou sociale, en direction de la jeunesse, dont la mission ou une des fonctions est de faire vivre des espaces

d'expression et de débat entre les jeunes eux mêmes, ou entre des jeunes et des adultes. Il s'agit dans tous les cas, de faire participer les jeunes, de faciliter l'échange, de tisser ou renouer des dialogues. Il s'agit aussi de favoriser des prises de parole, de se confronter à des formes de pouvoir, de tenter d'y exercer un certain pouvoir ou un contre pouvoir.

Ces différents lieux ou instances ont des objectifs différents, et sans doute sont d'intérêts différents. Certains servent plus aux adultes, d'autres plus aux jeunes, d'autres aux deux à la fois, à la vie dans la cité, à la paix sociale c'est du moins leur volonté, ou à l'illusion de paix sociale.

Nous en repérons trois types :

- des espaces très officiels, institutionnels, plus ou moins instrumentalisés, comme le conseil municipal de la jeunesse ; dans cet espace des jeunes sont consultés sur les conditions de leur existence et peuvent faire des propositions pour les améliorer.
- Des espaces formalisés, il y en a de plusieurs sortes ; comme les ateliers de Parole, lieux dédiés à l'échange et au débat, souvent mis en place par les structures d'animation jeunesse (maisons de quartier..) ; ou du type « réunion de jeunes » en camp d'ados, « réunion de stage » en formation BAFA, qui permettent de réfléchir sur ce qu'on vit et d'y être plus acteur.
- Des espaces non formels mais institués, où une parole instituante est possible/nécessaire, du type ateliers d'activité, bar à jeux, et autres lieux qui suscitent ambiance et échanges conviviaux.

La parole dans ces trois types d'espaces est donc de nature très différente. Nous avons identifié deux niveaux de paroles distincts, que nous ne hiérarchisons pas :

- une parole ET une écoute intime, de l'intime, qui renvoie à l'espace privé, à la recherche et la construction de l'identité du jeune ; et qui est plus centré sur une approche psychologique des rapports sociaux.
- une parole ET une écoute civique, publique, plus centrées sur le sens politique des rapports sociaux, sur la politisation des rapports sociaux et l'apprentissage de la citoyenneté ou d'une citoyenneté, sur l'apprentissage de la démocratie, ou d'une démocratie selon les modèles utilisés, pour faire vivre ces espaces d'expression. Il s'agit d'aborder des préoccupations, des difficultés liées à la vie quotidienne, à la vie dans la cité, de faire des projets...

Tous ces espaces fonctionnent, existent en présence d'adultes, de professionnels ; et cette présence peut s'exercer de plusieurs manières. Et tout d'abord pas uniquement par une participation physique, mais par une fonction de contenant, c'est à dire par la mise en place d'un cadre, de règles, de repères qui garantissent l'expression de chacun, l'écoute et le respect de chacun, la possibilité de débattre, et donc qui garantissent l'expression de la divergence. Ceci que les sujets soient proposés par les animateurs ou par les jeunes.

N'oublions pas qu'il y a aussi tous les lieux de rencontres, les espaces qui échappent aux adultes parce qu'ils se passent sans eux.

Deux affirmations

Quels que soient ces espaces et les divers enjeux qui peuvent y peser, il nous semble que toute parole de jeune doit être prise en compte, quelque soit son contenu (revendicatif, contestataire...), et exige un retour, pas forcément immédiat, mais une réponse.

Pour que tout espace de parole pour les jeunes vive, ne soit pas un simulacre, ait un réel intérêt et éventuellement ait un impact, un peu de pouvoir sur le cours des choses, il faut d'abord que l'adulte, le professionnel s'implique personnellement.

D. Besnard

Entre risque positif, risque zéro, transmission du sentiment de vulnérabilité, Philippe ?

P. Lebailly

Sur ce type de débat, il faut que les personnels aient une parole éducative pour rappeler que les enfants et les adolescents auxquels on s'adresse sont en construction.

S'il n'y a pas d'accompagnement dans des situations d'activité, dans les expériences au cours desquelles les gens peuvent se construire, si on supprime toutes les expériences où le risque d'accident existe (peu d'activités humaines n'ont pas de risques d'accident), on va de plus en plus appauvrir les situations ou les occasions où on pourra accompagner les adolescents sur le développement de ressources où ils auront la possibilité de vivre ou de passer des épreuves, d'éprouver des sentiments dans des situations intenses, que ce soit dans le domaine sportif ou culturel. Il faut donc qu'une parole éducative rappelle les enjeux de ces expériences accompagnées par des professionnels dans des institutions éducatives, et qu'on ne renvoie pas aux adolescents et aux jeunes le fait qu'ils doivent se débrouiller tout seuls en dehors des cadres éducatifs.

On doit donc contribuer, comme d'autres secteurs professionnels, à un débat public et citoyen sur un autre registre, à savoir qu'une société qui veut vivre sans risque d'accidents n'est plus humaine. En tout cas, il faut une parole éducative sur le but de ces expériences. Je n'utilise pas beaucoup la notion de risque positif. Je crains que l'on soit dans un débat compliqué dans l'espace public. Je préfère dire que l'on doit permettre aux adolescents de vivre des expériences pour se ressourcer, se dépasser, et que cela doit s'appuyer sur des activités différentes (on se confronte à la vitesse, à des émotions denses, etc.).

Je vais plutôt avoir un discours éducatif plus large et ne pas me focaliser sur la notion de « risque » ou « de non-risque ».

F. Chobeaux

Un léger changement de casquette pendant quelques secondes pour me mettre plus dans la posture de chercheur sur les questions de risque avant de revenir sur une parole pédagogique « Ceméa ».

Le groupe de travail des Ceméa et le groupe des universitaires de Strasbourg avec David Le Breton, Thierry Goguel d'Allondans, Serge Lesourd et quelques autres, avancent sur ce sujet depuis vingt ans, et, nous via notre chemin pédagogique, eux via la psychologie, la sociologie ou l'anthropologie, arrivons aux mêmes conclusions.

David Le Breton dit (c'est sa lecture d'anthropologue bien évidemment, pas celle d'un père de famille qui s'inquiète) : « Les prises de risque des jeunes sont des chemins de sens. Qu'elles soient dangereuses, périlleuses, mortelles, épanouissantes, ce sont des chemins de sens nécessaires ».

Les groupes de recherche qui travaillent sur cela aux Ceméa en sont là : il n'y a pas de risque positif et de risque négatif. Il y a des types de prises de risques qui correspondent à des dynamiques individuelles.

Je suis d'accord avec la position présentée par la FPMC et la Mutuelle des Motards sur l'éducation au risque routier pour les enfants et sur la sécurisation du risque, mais vous dites en même temps et heureusement, qu'il faut aussi transmettre le sentiment de vulnérabilité. Sécuriser amène plus de risques. On le sait parfaitement en sécurité routière avec les aides à la conduite. On sait aussi cela pour les activités physiques périlleuses. Malgré le fait que ce soit sécurisé, il faut dire que cela peut être encore plus risqué, car on risque justement d'aller plus loin et que cela est dangereux pour les personnes.

Je reviens au discours pédagogique. Que ce soit de la moto, du théâtre, de l'escalade ou de la boxe, en tant que telle l'activité pratiquée ne m'intéresse pas. L'escalade n'est pas plus

magique que le théâtre pour s'exprimer ou pour être en relation avec les autres. On peut pratiquer une activité physique à risque de façon mortifère, stupide, en entretenant un rapport permanent à la mort et non au plaisir, à la découverte de soi et de l'autre. On peut pratiquer des activités d'expression dans un fonctionnement de petits singes, c'est-à-dire de répétition et de stéréotypie, qui n'ont rien à voir avec ce que l'on défend aux Ceméa avec l'attention à apporter nécessairement aux dimensions symboliques et imaginaires.

Ne me faites pas dire que telle ou telle activité va aider. Vont aider la façon dont le pédagogue s'en sert, la parole qu'il va tenter de déclencher, le travail sur les émotions partagées, la verbalisation, le dépassement du sentiment ou de la petite angoisse.

Certes, l'adrénaline est toujours là. Mais elle est « animale ». Et on n'est pas là pour fabriquer des animaux, mais pour fabriquer des humains. Alors, se limiter à l'adrénaline, non.

Le pédagogue peut certes travailler ces fameuses prises de risques au cours des activités, mais il peut aussi travailler cela par rapport à la vie sociale : amener un adolescent à s'exprimer de façon efficace, dynamique, devant un groupe, devant son groupe, en l'aidant à exprimer ses choix de façon constructive, active, quand il est en désaccord avec d'autres.

D. Besnard

Joëlle va prendre le risque de répondre à la question du risque.

J. Bordet

On ne peut pas faire l'économie de ne pas déconstruire et de reconstruire le mot « risque », car la société est en train de beaucoup évoluer par rapport à la question du risque.

Au Département Économie Sciences humaines du CSTB, beaucoup de chercheurs travaillent actuellement sur le thème « Risque et Développement durable ». Il est intéressant de les écouter, car leurs approches sont toujours probabilistes en fonction de comportements possibles.

On est dans une recherche de position de maîtrise du risque. Toutefois, compte tenu de la perte de confiance de la société en sa capacité d'avenir, on va avoir affaire à des positions de maîtrise absolue sur la manière de prévenir le risque. Comment, en tant qu'éducateur, va-t-on pouvoir continuer à essayer de maintenir une ouverture sur un autre paradigme qui n'est pas a priori celui de la maîtrise des comportements ?

Cette question très compliquée et complexe suppose de beaucoup travailler, entre autres, sur les problématiques environnementales, et non pas dire que le développement durable est une chose donnée en elle-même. Il faut s'interroger sur la manière de soutenir l'avenir par rapport au paradigme magique actuel de toute science concernant la façon de penser le développement durable.

Cela pose une question de fond vis-à-vis de la confiance – ce qui n'est pas la même chose que la probabilité de la maîtrise – par rapport aux potentialités et aux ressources pour construire l'avenir. Il faut donc vraiment mener des travaux épistémologiques sur la question du risque pour resituer nos bien-fondés éducatifs, car on n'y suffira pas uniquement avec les bien-fondés éducatifs.

C'est aussi très politique. Je travaille beaucoup avec l'Agence de la cohésion sociale. 60 millions d'euros vont être déplacés chez M. Hortefeux pour les « populations choisies », ce qui est une position de maîtrise de l'immigration. Quel financement va-t-il rester pour l'ex « prévention de la délinquance » devenue « prévention par rapport aux populations à risques » ?

Cela veut dire que l'accompagnement des gens issus de l'immigration ne pourra plus, ou moins, se faire, alors qu'on sait qu'il faut des générations pour changer ces positions d'exil. Il y a donc au niveau de l'État un effondrement des paradigmes « Jeunes issus de l'immigration » et « Accompagnement des jeunes issus de l'immigration et de leur famille ».

Soit on est un français sans problème, soit on fait partie de la population à risque. Ce n'est pas sans corrélation avec la disparition du paradigme « Jeunesse » tel qu'il a été pensé par l'Éducation populaire en 1936.

Il faut vraiment réinterroger la question du risque via la pensée sociopolitique, sinon on peut s'enfermer dans des paradigmes éducatifs qui sont manipulés.

D. Besnard

On va tenter d'articuler cela avec ce qui s'est dit par rapport à l'école et les lieux d'expression. Quel serait le risque pour l'école d'instituer des lieux d'expression de paroles adolescentes ?

F. Chobeaux

Ce n'est pas le risque de l'école. L'école est notre produit. Elle met en œuvre le système d'éducation des enfants et des adolescents voulu dans notre démocratie. Cela fait des siècles que la France a construit une école qui est un lieu de transmission de savoirs et de relative ignorance de l'individu qui apprend. Cela va donc prendre du temps pour la transformer.

P. Lebailly

Dans le film *Entre les murs*, les adolescents souffrent de ne pas être des élèves. Or, nous qui travaillons à l'extérieur des murs de l'école, nous voyons que les adolescents qui souffrent le plus ne sont pas des élèves.

J. Bordet

En vous écoutant je pensais qu'il fallait tout le temps réagir par rapport à l'école, que l'on ait été ou que l'on soit dedans, ou que l'on soit en dehors.

J'ai été choqué, comme vous, que M. Darcos dise que les enseignants de maternelle sont payés bien cher pour changer les couches des élèves. C'est vraiment un scandale et un déni du travail qui a été mené pendant tant d'années et de son ampleur. On dit que tout se joue avant trois ans pour les populations à risques, et on est capable de dire cela de l'école maternelle. Quelle honte ! Je sais que c'est difficile et que l'on est attaqué de partout, surtout, vis-à-vis de ces gens, mais comment faire pour que l'on entende qu'il est absolument impossible qu'un ministre de l'Éducation nationale se permette de s'exprimer comme cela ? Darcos n'est pas un idiot et il connaît très bien les travaux. Il a dit cela parce qu'il poursuit la destruction de l'école maternelle.

Sur certains sujets, il est très compliqué de réagir, mais comment faire ?

J'ai repéré dans les travaux que la question du pouvoir chez les jeunes ne se posait pas tout le temps vis-à-vis de la parole mais de l'expérience. Dans cette société de l'information, les jeunes sont envahis d'informations. Or, les jeunes les plus fixés, donc qui ont le moins de possibilité d'avoir des expériences positives, sont dans des fragmentations totales.

J'ai beaucoup travaillé avec eux au cours d'entretiens. Il est impressionnant de voir qu'ils parlent seulement par fragmentation du fait qu'ils n'ont pas l'expérience du lien entre l'information et le réel pour peser sur celui-ci. Tant qu'ils ne font pas l'expérience du réel, ils ne peuvent que se perdre dans cette fragmentation. Cela désigne un axe de travail pour retravailler l'expression.

Je ne partage pas totalement ce qui est dit sur les services municipaux de la jeunesse, car j'en ai suivi beaucoup. Avec certains, j'ai vécu une capacité d'expérience du pouvoir citoyen assez remarquable (je pense à Gennevilliers que j'ai suivi plusieurs années). Il y a un apprentissage pour faire naître des acteurs politiques, mais il n'est pas du tout facile aujourd'hui de faire naître des acteurs politiques dans notre société.

Il n'existe pas de bonnes ou de mauvaises structures. Il convient seulement de savoir ce qu'on fait et pourquoi par rapport au niveau politique de la structure et de son degré d'institutionnalisation. Les rapports de pouvoir et les rapports de force internes ne sont pas la même chose dans un service Jeunesse, dans un lieu de paroles interne à un club de prévention spécialisé, dans un collège, ou dans une radio locale. Mais se pose partout la question de l'expérience du pouvoir et de la parole.

D. Besnard

Pour prolonger sur ce qui a été dit par Bertrand Chavaroche concernant la parole et l'écoute plus intime et la parole plus civique et plus publique, que pouvez-vous dire ? Entre autres par rapport aux conseils municipaux d'enfants ou à d'autres lieux de paroles.

P. Lebailly

On a beaucoup de déficit par rapport à la parole civique et à l'engagement. On devrait donc contribuer à diffuser largement les acquis de la pédagogie institutionnelle, et non en retenir la partie la plus spectaculaire qui est le conseil institué. On crée une instance suprême de décision, de régulation du collectif, en oubliant toutes les étapes intermédiaires préalables et nécessaires.

S'il n'y a pas d'apprentissage de la responsabilité, des rôles, des fonctions, à toutes les étapes dans le quotidien de l'ensemble des lieux où vivent les adolescents et les enfants, la marche à franchir pour accéder à une organisation collective, à une pensée globale, à l'échelle de la vie de la cité, est décalée. Il est difficile de penser que les capacités vont apparaître de façon magique, parce qu'on a l'âge ou parce qu'une instance a été mise en place. Il faudrait avoir l'ambition de dire que, dans le quotidien, vont se faire et s'acquérir les conditions de l'apprentissage du pouvoir, du fonctionnement collectif, de la parole, d'une pensée sur ce que l'on vit et de la capacité d'envisager des améliorations, et non en mettant d'abord en place de grandes instances. À Gennevilliers, cela a demandé aux adolescents une énorme énergie pour rattraper le retard au regard de ce qui n'avait pas été acquis au cours de l'enfance.

Il faut que l'on soit au quotidien dans ces pratiques coopératives tant dans nos organisations que dans nos fonctionnements.

F. Chobeaux

Une réflexion de citoyen et de pédagogue qui n'engage pas les Ceméa, car cela ne se discute pas chez nous comme je vais le dire.

Pour faire vivre une démocratie, il faut réussir à articuler tous les outils disponibles (l'engagement, la participation, la responsabilité). Quand on utilise un seul outil (l'outil électif ou l'outil basiste comme les conseils, les comités, les collectifs), j'ai l'impression que l'on dérive. Nous connaissons les limites de la démocratie élective en France : cela fonctionne, mais il y a un fort taux d'abstention.

Les limites des collectifs ont été pointées de façon très constructive par les « Motivés » à Toulouse avec qui nous avons travaillé sur « La citoyenneté et l'Éducation populaire ». Ils nous ont dit : « On a commencé à se calmer par rapport à notre fonctionnement collectif permanent en autogestion et en assemblées générales continues quand on s'est rendu compte que les décisions se prenaient à l'arrache à trois heures du matin, et que ceux qui les prenaient étaient ceux qui n'avaient pas d'enfants et qui pouvaient dormir le lendemain matin ».

Une des limites du collectif est là : comment articuler les deux. Dans la vraie vie de la République française c'est un beau projet, et en tant que citoyen j'aimerais que l'on me propose des choses. Du point de vue du pédagogue d'adolescents, d'enfants ou de jeunesse, on peut réfléchir à la même chose.

J'ai tendance à tirer à boulets rouges sur les conseils locaux d'enfants et de jeunes quand c'est la seule solution existante pour une représentation et une participation locale, mais il me semble que l'on rate peut-être quelque chose avec des enfants et des adolescents si on s'appuie seulement sur des systèmes ancrés dans la pédagogie institutionnelle. Articulons les deux en permanence. Il y a des choses à inventer à ce sujet.

D. Besnard

Pour rester sur cette question, j'aimerais avoir votre point de vue sur « toute parole de jeunes doit être prise en compte et exige un retour ».

J. Bordet

J'ai envie de dire « parole », mais aussi « acte ». Qu'entend-on des actes posés et quel retour ou quel recours construit-on ?

Par rapport à la violence, beaucoup de choses se jouent aujourd'hui en actes, parce qu'il y a une difficulté à céder au langage du conflit, c'est-à-dire à pouvoir poser par le langage autre chose qu'une mise en acte. Il y a une difficulté de langage parce qu'il n'y a pas d'autres interlocuteurs que des interlocuteurs techniques.

Au cours d'un groupe de paroles, un jeune m'a dit : « Madame, on n'a jamais parlé comme ça » et son voisin de dire : « Vous avez Bac+8 ». Quand j'ai parlé des animateurs, l'un m'a dit : « Madame, les animateurs, c'est pour aller à La Villette ». Je me suis dit : « Ce n'est pas possible », parce que je n'avais rien fait d'extraordinaire. Je leur avais seulement demandé de parler de leur vie.

Avant le langage, il y a l'écoute. Qu'écoute-t-on de ce qu'ils ont dans la tête ? Lorsqu'ils se racontent le monde, on est surpris. Le groupe en question a commencé par dire (beaucoup étaient issus de l'immigration) : « C'est plus solidaire dans nos pays et c'est des vraies maisons », et, tout d'un coup, j'entends une petite voix dire : « Ils n'en sont qu'à la Play Station n°1. Ça ne va pas du tout » et un autre dit : « Ils font gonfler les ballons avec la bouche. Ça ne va pas du tout ». Un autre dit : « Puisque c'est comme ça, on reste là ».

Si on n'écoute pas la manière dont ils construisent le monde, à tous les âges, que voulez-vous faire du pouvoir, du langage ou de je ne sais quoi avec eux ? Là, il y a une vraie question. Pour les écouter, cela demande de tenir très fort sa propre construction identitaire. Que fait-on avec des jeunes qui disent : « Oh, la, la. La nationalité française, Madame... de toute façon, nous, on est tous de la communauté des croyants ». Comment faire avec cela ?

Lorsqu'on les écoute, on se retrouve face à des choses extrêmement compliquées qui sont nos propres questions. Si on ne travaille pas sur soi-même, on ne peut pas être dans ce rapport d'interlocution. Le premier retour est donc par rapport à soi. Par exemple, comment fait-on par rapport à la complexité identitaire ou la question sur la communauté des croyants ? Que puis-je répondre ? À certains moments, on est proche de l'abîme.

F. Chobeaux

Cette écoute nécessite un rapport d'égalité. On demande à quelqu'un (un gamin, un ado) de parler de lui, parce qu'on pense que c'est bon pour lui, alors qu'il ne nous a pas forcément demandé de parler de lui. Le pousser à parler de lui signifie qu'il faut accepter en retour qu'il demande : « Comment tu te positionnes ? », « Tu penses quoi ? », « Tu en es où ? ». Ce que Bertrand a appelé l'adulte personnellement impliqué.

Je me souviens de longues discussions avec des couples d'ados ou de tout jeunes adultes à propos de sexualité. On s'est rendu compte après coup qu'ils s'impliquaient dans la discussion quand ils nous demandaient : « Et vous, comment faites-vous ? », « Où en êtes-vous ? », « Comment cela vous est-il arrivé ? », « Comment l'avez-vous vécu ? », et qu'in répondait en tant que personnes. À partir de ce moment, on causait.

Quand on se donne, professionnellement, le droit d'interpeller quelqu'un sur son intimité, qu'elle soit sociale, politique, relationnelle, affective, il faut savoir qu'il faut aussi, par correction et par égalité, en parler, sinon c'est du voyeurisme, c'est artificiel, on met en œuvre une toute puissance vis-à-vis d'eux, ce qui n'est absolument pas éducatif.

D. Besnard

Nous allons profiter des quelques minutes restantes pour donner la parole à qui veut la prendre.

T. Morel

Je suis à fait d'accord avec ce qui vient d'être dit, notamment ce que l'on peut appeler le don de parole. Si on veut que les gens nous parlent, que ce soient les parents ou les adolescents, il faut aussi que l'on parle effectivement de nous et, pour que l'on parle de nous, il faut que nous soyons clairs.

C'est pareil pour tous les autres modes d'expression. Si on veut que les gens écrivent, il faut aussi accepter qu'on écrive. Cela marchera seulement si on est convaincu et si on arrive à passer à l'acte par rapport à cela.

Jean François

C'est dans la foulée de ce qui vient d'être dit. J'ai juste en face de moi le titre des Rencontres : « Aider l'adolescent à être soi. Responsabilités et actions des institutions éducatives ». Et tous les débats de cette matinée me font penser que nous qui les avons organisés aurions sans doute dû dire « Responsabilités et actions des institutions éducatives et des professionnels ou des adultes qui les portent ».

Et du coup, très coloré par mes intérêts et ma pratique de prof, j'ai envie de renvoyer un renforcement de ce qui parfois m'aidait à me situer. Je vais commencer par une formule. « Aider l'adolescent à être soi » ça me fait penser à la phrase de Winnicott qui nous dit que le risque quand on travaille avec des adolescents c'est surtout de vouloir vivre leur adolescence à leur place. Alors qu'il s'agit d'être avec eux, mais pas à leur place.

Deuxième remarque, sur les tensions inévitables et nécessaires en éducation. Les cadres et la personne. La nécessité de co-éducation, mais aussi l'obligation de laisser du jeu pour que l'adolescent puisse tatonner. Un adolescent qui se construit rencontre la diversité : les gens ne pensent pas tous pareils. Son père, sa mère n'ont pas forcément la même conception de la sexualité et de la virginité au moment du mariage. Et ils entendent, en plus, d'autres gens qui pensent autre chose. La diversité les trouble, les fragilise, mais en même temps les construit à condition qu'ils puissent verbaliser. Et ils verbalisent avec qui ? Ce qui a été rapporté ce matin de tous les groupes c'est la nécessité et la pertinence des adultes de passage, ce que nous sommes tous.

Avant dernier point à propos de l'écoute. Zénon, 5ème siècle avant JC : « La nature nous a donné deux oreilles et une langue pour que nous écoutions le double de ce que nous disons ». Écoutons-les d'abord.

Dernier point : Les adultes sont des « adultes de passage » pertinents à condition qu'ils aient continuellement le souci d'aider l'adolescent à se reconstruire une image positive de ses parents car ils sont pour lui les premières références, quelles qu'elles soient, et de l'aider à se reconstruire pour lui-même une image positive à leur renvoyer.

D. Besnard

Merci Jean pour ces retours qui font ouverture.

Et merci aux intervenants de la table-ronde, aux rapporteurs des ateliers, et à vous tous pour vos questions, vos interventions et votre attention.

V/ CONCLUSIONS

Jean Luc Cazaillon

Directeur général adjoint des Ceméa

Organiser en cette période, en ce lieu, une telle rencontre relevait d'un double pari : celui tout d'abord de ne pas faire de cette manifestation une énième journée d'étude, un énième colloque sur les jeunes (cette année est particulièrement proluxe de ce point de vue), celui aussi de proposer un mode de travail particulier, spécifique au regard de ce que nous sommes, caractéristique de la façon dont nous voulons mettre au travail les questions éducatives. C'est ainsi qu'à travers un vivre ensemble aménagé en lien étroit avec les acteurs locaux, un peu plus de 100 participants, élus locaux, acteurs du terrain de l'animation et de l'éducation spécialisée, de l'école et du travail social, venus de Métropole et de l'Outre-Mer, ont échangé pendant trois jours sur des pratiques. Parfois, au risque de décevoir les chercheurs de recettes toutes faites et rapides, nous avons redit que le travail éducatif est difficile et que ses résultats sont à apprécier avec un certain recul, au regard de l'évolution de l'humanité.

Prendre le temps, se déplacer loin de son lieu de vie et de travail, vivre une rencontre collective, intergénérationnelle, interprofessionnelle, inter genre, mixte, tout cela peut paraître aux yeux de certains un luxe et une non urgence face à tout ce qui brûle dans notre société, face à tous ceux et celles qui souffrent et sont exclus. Pour agir en éducation, il faut encore et toujours mettre des mots, réfléchir au quotidien et à plusieurs. Il faut instituer des espaces et des temps intermédiaires où peuvent s'élaborer de nouvelles pratiques, se consolider et se socialiser des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être. Ce faisant, se construisent des identités professionnelles qui existent, non pas les unes à la place des autres, non pas les unes contre les autres, mais les unes avec les autres.

Que tous ceux et celles qui ont contribué à ce succès en soient remerciés.

Mes remerciements vont à toute l'équipe municipale d'Aurillac et à ses élus. Monsieur le Maire le disait en nous accueillant, c'est un véritable partenariat qui s'est instauré, construit entre la ville d'Aurillac et les Ceméa. Ce lien là porte du sens. Il porte le sens de la complémentarité des actions, des approches. Il indique, sur le fond, que réfléchir l'action des équipes de terrain c'est d'abord fixer le sens de l'acte éducatif, c'est d'abord partager une même vision des jeunes. Tout cela n'est possible que dans le respect des rôles, des compétences, dans la confiance construite au fil des ans. Je voudrais pouvoir dire « rendez-vous à Aurillac en 2010 » ; l'actualité récente me contraint à devoir modérer mes ardeurs. J'y reviendrai.

Mes remerciements vont aussi à tous les professionnels du secteur social, de l'animation, de l'Education, aux professionnels des services jeunesse, aux élus de plusieurs collectivités qui ont pris le temps de la rencontre.

Ils vont bien entendu aux équipes des Ceméa tant d'Auvergne que du niveau national, et à tous les militants de notre mouvement présents ici.

Ils vont aussi à Accent Jeunes, association Aurillacoise en charge de la prévention spécialisée. Deux éducateurs, une stagiaire éducatrice ont encadré pendant ces 3 jours 8 jeunes qui ont assuré la préparation, le service et la vaisselle des repas. Cela représente 160 heures de travail rémunérées à 110% du SMIC. Je leur adresse nos remerciements en notre nom à tous pour la qualité du travail ainsi accompli.

En aval des questions d'enfance, la question adolescente ne suspend pas celle de la jeunesse, des jeunes. Elle nous invite à quitter quelque peu la sphère du pédagogique et de l'éducatif, ou du moins à la repenser différemment, comme nous invitait Patrick Dessez.

Adolescence parce qu'on considère que c'est la période entre 12-16 / 12-18 ans qui précède la jeunesse, mais aussi et peut-être surtout, parce que la jeunesse renvoie à une dimension politique, sociale, économique ; c'est un objet ou un concept sociologique. L'adolescence renvoie plutôt à une dimension physiologique, psychologique, psycho-affective ; c'est plus un objet ou un concept éducatif et pédagogique, et c'est par cette entrée que nous avons souhaité aborder la question.

Les deux dimensions sont bien sûr indissociables et interagissent l'une sur l'autre. Nous avons au sein des CEMÉA assez travaillé les apports d'Henri Wallon pour ne pas oublier l'importance de l'influence du milieu sur les personnes et les déterminismes qu'il peut engendrer.

Il nous faut prendre en compte ces dimensions économiques et sociales, et en particulier le creusement des inégalités de toutes sortes liées à l'accentuation des politiques néo-libérales partout dans le monde.

Ce sont elles qui sont en grande partie responsable plus ou moins directement du chômage, du manque de perspectives, de la panne de l'ascenseur social, de l'échec scolaire, des habitats ghettos et des violences sociales. Ce sont elles qui font le lit des fondamentalismes, du racisme et de la xénophobie, qui redonnent vigueur aux mythologies et à l'irrationnel. Il est bien sûr nécessaire de dénoncer et de lutter contre ces inégalités et leurs conséquences, et même de chercher avec pugnacité des réponses à celles-ci dans la quotidienneté de l'action. Cela passe aussi nécessairement par des changements profonds dans les fondements même de la société et par des alternatives politiques. C'est principalement le rôle d'autres forces sociales que sont les partis politiques, les syndicats et leurs organisations de jeunesse ; le mouvement altermondialiste nous a montré que de nouveaux acteurs sont aussi à considérer aujourd'hui, surtout s'ils ne se contentent pas de la critique de l'existant mais sont capables de proposer des alternatives crédibles.

Tout cela invite à définir ce que pourrait être une politique globale de la jeunesse et à repérer comment prendre en compte les réelles et légitimes inquiétudes d'avenir qui sont les leurs : entrée dans la vie adulte, premier emploi, logement...

Pour cela, il faudrait pouvoir passer de la seule addition ou juxtaposition de politiques sectorielles (loisirs, santé, scolarité, culture, prévention de la délinquance) à une politique jeunesse mieux coordonnée à l'échelle de territoires à taille humaine et pas seulement administrative. Cela réinterroge par exemple la politique de carte scolaire, comme les choix d'implantation des structures culturelles sportives ou sociales.

Il ne peut s'agir de décentraliser à tout crin quand on mesure déjà les inégalités produites par la décentralisation actuelle, loin des nouvelles solidarités financières pourtant nécessaires.

Or, les compétences territoriales en matière de jeunesse et d'éducation font justement débat.

Même si des pratiques adaptées existent comme en témoigne le partenariat avec Aurillac, les acteurs de terrain ici présents, les associations comme les élus et les services publics savent qu'il y a loin de l'intention à la réalisation pour construire de vrais projets éducatifs locaux intégrant les projets d'établissements, ceux des pays, des bassins d'emploi ou de formation. Il y a loin entre ce que nous savons de la nécessaire cohérence des projets, des pratiques, des actions spécifiques de chacun des acteurs impliqués, à la mise en vie d'une réelle

cohérence éducative de terrain qui s'appuie sur le décloisonnement des services, et sur une définition partagée et co-construite d'un acte éducatif permettant « de comprendre pour transformer et de transformer pour comprendre » (Patrick Dessez)

A ce moment de mon propos, quelques évidences.... Qui comme toutes évidences méritent d'être rappelées :

- Toute action concertée demande du temps. C'est évident. C'est coûteux. Cela exige beaucoup de compétences, et souvent de haut niveau, pour se comprendre et demeurer capable d'agir. Or la formation professionnelle initiale et continue des professionnels de l'animation est largement insuffisante.
- Toute action concertée demande des organisations relativement pérennes et stabilisées dans leur projet et leur financement. Or, les choix politiques récents, avec l'annualité des budgets, ne rendent pas facile l'application d'un principe de programmation pluriannuelle qui apparaît pourtant en matière de jeunesse et d'éducation comme une nécessité.
- Toute action concertée demande de revenir sur le choix exclusif et massif d'aide à la personne au détriment de l'aide aux structures. L'aide à la personne conduit à survaloriser les actions et projets individuels, au détriment d'actions et de projets collectifs si nécessaires à notre capacité à vivre ensemble.
- Enfin, toute action concertée demande suffisamment de professionnels sur le terrain pour assurer à la fois la préparation de l'activité directe, son déroulement, ainsi que son évaluation qui ne peut pas être enlevée totalement aux acteurs eux-mêmes quand il s'agit de jeunesse et d'éducation. Cette action ne peut être dévolue exclusivement à des experts extérieurs.

La définition et la mise en œuvre d'une telle politique de jeunesse articulant logiques de publics, d'activités, de territoires, d'établissements, ne sont et ne seront jamais faciles. Il convient donc que chacun assume ses responsabilités dans le respect de celles des autres. Comment alors expliquer :

Que le programme Sport du projet de loi de finances 2009 augmente de +6,2% (2008 +1,4%) pendant que le programme Jeunesse et vie associative (JVA) 2009 diminue de -11,2% (2008 -2,6%). Le texte de présentation de ce programme en parle en ces termes: "Dans le secteur de la jeunesse et de la vie associative, l'effort budgétaire sera maintenu en 2009" C'est le nouveau français budgétaire : "maintenu" cela veut dire -11,2%. Alors si on dit "baisse" c'est combien ?

Au sein du programme JVA la ligne "soutien national aux réseaux associatifs" passe de 11M d'euros à 10,5 (-11,5%), et au sein de cette ligne les conventions pluri annuelles d'objectifs baissent de 15%.

Pour l'agriculture c'est la suppression pure et simple de la ligne "Animation rurale", donc plus de subventions du tout et plus de postes FONJEP.

Patrick Dessez nous invitait à nommer les émotions, à mettre des mots.

J'ai donc envie de vous dire que « j'ai la rage ». Pas cette « rage » pulsionnelle des grands ados qu'il décrivait ici, mais cette « rage » politique, radicale, réfléchie et engagée des enrégés de 68 comme le disait si bien récemment le journal de Siné.

« J'ai la rage » d'une politique d'Etat visant à moins d'Etat, à la dérégulation et au délitement du lien social dans une « société de la sensation ».

« J'ai la rage » de la symbolique d'un plan Paulson volant au secours des banques et du grand capital, mais qui laisse dans la misère des millions de citoyens abusés, manipulés, trompés.

« J'ai la rage » d'une politique d'Etat qui vient de retirer aux grandes fédérations d'Education Populaire les moyens de leur existence en diminuant de 25% (2008 et 2009) les subventions liées aux actions complémentaires qu'elles conduisaient en lien avec le Ministère de l'Education Nationale. Cela représente un désengagement à hauteur de 600.000 € pour les Ceméa en 2008. Nous l'avons appris avant-hier.

« J'ai la rage » d'une politique d'Etat qui autorise le Président de la République à qualifier notre action de « remarquable » lors de sa visite d'un Centre de Vacances de la Ligue de l'Enseignement à Batz sur Mer quand, quelques mois après, Xavier Darcos, après avoir conduit la suppression des enseignants mis à disposition des associations,, annonce la suppression de la compensation financière des enseignants détachés salariés par ces mêmes associations. Ce sont ainsi plus de 60 équivalents temps plein qui seront questionnés demain aux Ceméa. Je fais cependant Monsieur le Ministre, le pari que ces enseignants là ne « rentreront pas tous au bercail »...

« J'ai la rage » du dévoiement de la notion de complémentarité, de la notion de partenariat, du délitement des services publics et donc des missions de service public que nous conduisons encore aujourd'hui, de la « laïcité positive » qui dénature le sens même de ce qu'est la laïcité mais ouvre clairement la voie aux renforcements des communautarismes, au poids des religions, des « réformes » qui ne sont en réalité que des régressions abusivement masquées derrière un mot au sens détourné.

Comment comprendre le monde d'aujourd'hui, comment expliquer ce monde là ? Comment conduire une action éducative dans un tel contexte, quand ce que nous disons, quand les valeurs que nous portons sont à ce point à contre-courant des valeurs dominantes ?

« Nous avons gagné la bataille idéologique » déclarait François Fillon. Et Patrick Devedjan d'ajouter « Aujourd'hui, nos idées et valeurs sont acceptées par les Français ».

Cette montée d'un conservatisme assumé et conquérant est patente, outrancière, lisible dans chaque décision, chaque prise de position politique.

Comment nier par ailleurs la mise à mal d'une certaine forme de conception de la République et de la démocratie quand les options philosophiques et religieuses personnelles du Président de la République deviennent à elles seules la position officielle de la France ?

Les Ceméa, sans confondre les rôles, en conservant les approches singulières de mouvement d'éducation qui ne sont ni celles d'un parti politique ni celles d'un syndicat, prennent leur part dans cette lutte idéologique, cette lutte des idées qui est en fait une lutte politique. Notre raison d'être, le sens de notre intervention, le sens de nos actions résident plus que jamais dans la volonté d'agir au service d'une réelle transformation de cette société là.

Quand certains nous disent ou se plaisent à penser que l'Education populaire est « *has been* », que nos valeurs sont dépassées, que notre vieux projet n'est plus dans le coup, je nous encourage à affirmer plus que jamais que nos principes fondateurs sont d'actualité et que nos idées forces sont en phase avec les besoins d'un grand nombre de nos concitoyens. Relisons nos projets pour mesurer à quel point nos ambitions, nos combats, sont actuels. Mesurons plus que jamais en quoi ceux-ci sont porteurs d'alternatives.

L'Education est politique, engagée, impliquée. Elle n'est pas neutre. Il faut que chacune et chacun se sente investi, concerné, solidaire, que chacune et chacun, à sa mesure, s'implique dans ce combat, car c'est un combat que d'affirmer aujourd'hui une autre conception de l'Homme et des rapports humains, une autre vision de la société où les jeunes seront acteurs de leur vie et non consommateurs d'un vaste marché. C'est le sens politique profond des valeurs de l'éducation nouvelle que je vous invite à mettre au cœur de vos pratiques, de vos idées, de vos propositions.

Je ne sais comment nous serons demain. Je sais cependant que l'engagement militant sera. Il sera nécessaire, vital, indispensable pour porter un projet politique alternatif, ambitieux pour la Jeunesse de notre pays.

Un projet

Qui, porteur d'une vision positive, nous aide à « renforcer les compétences pour ne pas seulement prévenir les vulnérabilités ».

- Qui nous fasse aller vers des politiques du bien être, de la bienveillance et non de la seule réparation sociale.

- Qui situe le principe de coresponsabilité, de coéducation comme l'un des facteurs essentiel du traitement des difficultés des jeunes et des carences dans la prise en charge et l'accompagnement éducatifs des adolescents.

- Qui contribue à déculpabiliser les parents, leur apporte des points d'appui et leur évite le sentiment de ne pas être pris en compte dans leur propre douleur et difficulté liées à la situation à laquelle ils ont à faire face. Il est nécessaire pour cela que chaque institution engagée dans cette démarche globale adopte cette même posture.

- Qui inscrive notre action dans des temps où alterneront les tentatives et les erreurs, les espoirs et les rechutes, les investissements et les retraits. Il s'agit alors d'un véritable processus d'accompagnement éducatif pour décrire notre action auprès des adolescents.

- Qui, considérant la Jeunesse comme une chance, nous permettra d'agir pour renforcer la place des jeunes dans la démocratie en favorisant leur participation aux différents lieux de concertation et décision et en valorisant leur engagement.

- Qui assure la promotion de l'autonomie et de l'émancipation des jeunes en leur permettant d'être acteur de leur projet de vie, en facilitant leurs parcours d'accès à l'emploi, à l'éducation, à la santé, aux droits, aux loisirs, à la mobilité.

- Qui redonne du sens au principe d'égalité qui ne peut exister que dans un projet d'éducation global qui reconnaisse et soutienne les démarches d'éducation non formelles aux côtés des politiques publiques.

Cet appel s'adresse à tous. Il n'oublie pas les collectivités locales dont les moyens d'action ne sont pas extensibles, alors que la décentralisation fait peser sur elles des charges de plus en plus lourdes.

Mais il concerne aussi la vie associative. La vraie, celle qui requiert un droit d'initiative, l'autonomie de son projet et une liberté d'organisation. Si son principe fondateur reste le bénévolat, sa capacité d'innovation et sa contribution aux politiques publiques nécessitent l'instauration d'outils de dialogue et de négociations analogues à ceux utilisés pour le dialogue social.

Ces rappels ne nous ont pas éloignés du cœur de la question éducative. Car que serait l'action éducative sans les associations ? Je ne pouvais pas passer sous silence la situation faite au secteur associatif dans une telle manifestation. Je pense en effet que le risque le plus grand serait la banalisation du fait associatif non lucratif et sa confusion avec d'autres organisations, elles à but strictement lucratif. Mais cette tendance est annoncée, amorcée comme par exemple en Basse Normandie où une collectivité locale a confié après un appel d'offres la gestion des loisirs collectifs à une entreprise privée.

Je voudrais au terme de cette rencontre redire que l'éducation est une affaire trop sérieuse et trop précieuse dans une démocratie pour la laisser à une seule institution.

C'est pourquoi les Ceméa agissent avec d'autres pour défendre et mettre en œuvre une éducation de tous les instants. Ils cherchent à faire de l'éducation un lieu de militantisme de tous ceux qui sont concernés.

Ces trois jours ont été une nouvelle contribution nécessaire. Elle est sans doute bien loin d'être suffisante, mais elle s'inscrit dans un processus que nous avons partagé ensemble, ici à Aurillac. Alors rien que pour ça, ces rencontres méritaient d'être vécues. Pourrons-nous être ensemble ici dans deux ans ? Nous le souhaitons. Des idées germent déjà avec la mairie d'Aurillac pour ancrer encore plus ces rencontres dans les questions locales de Jeunesse. Mais avec quels moyens pourrons nous conduire ces actions ? Les coups violents assénés ces derniers jours invitent à une grande prudence.

Je n'ose dire que la lutte continue. Enfin si j'ai osé le dire... Je le pense profondément.

Je vous remercie de votre écoute et j'espère de votre compréhension.

VI/ CLÔTURE

Philippe Carpentier

Maire-adjoint d'Aurillac en charge de la Jeunesse

Bonjour à toutes et à tous. Il risque d'y avoir un peu d'écho par rapport au discours de Jean-Luc Cazaillon sur quelques thèmes, bien que nous ne nous soyons pas téléphoné avant de rédiger nos interventions.

C'est pour moi un réel plaisir d'intervenir au cours de la clôture de ces troisièmes rencontres pédagogiques nationales des Ceméa.

Plaisir, parce que vous avez choisi Aurillac et son climat vivifiant et adapté : hier, il pleuvait, car nous économisons le soleil quand il n'y en a pas besoin puisque vous n'auriez pas pu en profiter, et aujourd'hui, le temps est superbe.

Plaisir ensuite, car je porte en moi l'empreinte des Ceméa. En effet, il y a de cela assez longtemps, j'étais normalien. Je faisais partie de ceux qui ne l'avaient pas vraiment choisi puisque nous nous retrouvions institutionnalisés après la classe de troisième. Pour nos parents qui ne pouvaient pas nous offrir des études, c'était important. Tout était pris en charge par l'État. L'École normale était ce que l'on appelait un « ascenseur social », expression utilisée ce matin par Jean-Luc.

Je n'ai pas de nostalgie particulière par rapport à cette époque puisque la mixité n'était pas vraiment de mise : les Normaliens et les Normaliennes grandissaient séparément jusqu'au Bac. Après celui-ci, nos directeurs nous organisaient des soirées dont ils espéraient des accouplements (on sentait bien que les enseignants devaient absolument se reproduire entre eux).

À l'École normale, on nous a dit que nos congés étaient suffisamment longs pour que nous en consacrons une partie aux enfants, aux adolescents, aux jeunes, d'où des stages théoriques Ceméa aux vacances de printemps, des stages pratiques Ceméa durant les congés d'été, puis des stages de perfectionnement Ceméa. En ce qui nous concerne, il y avait donc une forte imprégnation dès le plus jeune âge. Il faut croire que cela m'a plu puisque, pendant vingt ans, j'ai encadré puis dirigé des Centres de loisirs. Donc merci aux Ceméa.

Plaisir enfin, car, en tant qu'élus municipal on m'a confié les secteurs « Jeunesse » et « Culture ».

Vos travaux intéressent éminemment les Collectivités territoriales. Dans ce cadre, j'ai relevé trois thèmes abordés lors de vos ateliers :

- « Faire vivre des espaces d'expression et de débat »,
- « Les ados dans la cité »,
- « Les ados dans les loisirs ».

Nous sommes bien entendu impatients de connaître le résultat de ces travaux.

Si notre volonté est bien d'accompagner les adolescents dans la construction de leur personnalité, dans la perception du monde dans lequel ils vivent, prenant ainsi en compte leurs dimensions individuelle et collective, la médiation pose souvent problème aux Collectivités territoriales.

Nous avons mis en place à Aurillac un Forum des Jeunes, mais sa formule a évolué avec plus ou moins de succès. Nous avons aussi tenté de susciter l'initiative des jeunes par un dispositif de soutiens administratif, technique et financier, mais, là aussi, cet « engagement » des jeunes, comme nous l'avons intitulé, s'est réalisé avec plus ou moins de succès. Cela tient sans nul doute à la nature même des publics jeunes et adolescents au présent imparfait et au futur conditionnel, et probablement, à notre manque de savoir-faire.

Nous, Collectivités territoriales, avons besoin de la richesse et de la pertinence de vos réflexions pour créer des pré-requis d'écoute et de parole nécessaires à la mise en place de projets et d'activités susceptibles d'intéresser les jeunes et de les accompagner dans leur accomplissement à la fois personnel et collectif. J'insiste sur ces deux aspects qui me paraissent indissociables.

La recherche de l'équilibre entre l'individuel et le collectif doit nous guider. Les mouvements d'éducation populaire comme le vôtre ont toujours agi en ce sens, mais il faut croire que cela ne correspond pas à la conception du pouvoir actuel qui vient de décider, comme vient de le rappeler Jean-Luc Cazaillon, de porter des coups terribles à cette mouvance.

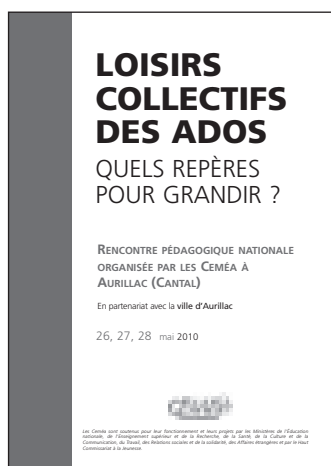
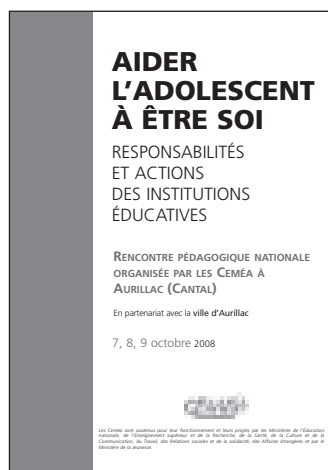
Certes, par souci financier, on ne peut pas, chaque année, amputer de 15 milliards d'euros les recettes de l'État sans compenser cela par une diminution drastique des dépenses publiques. Toutefois, cette préoccupation comptable ne doit pas cacher qu'elle est le reflet d'un projet politique au service du sacro-saint marché, un marché qui a exacerbé le consumérisme des individus et qui a toujours craint les résistances, surtout les résistances collectives, vos résistances. C'est pourquoi il me semblerait intéressant que, sur le bassin d'Aurillac, cette clôture ne soit pas une fin mais un commencement et qu'en prolongement de ces rencontres puisse se mettre en place une expérimentation en direction des jeunes, une concrétisation de vos travaux. C'est pour cette raison que nous serons très heureux de vous accueillir de nouveau en 2010.

Merci.

Les rencontres “Adolescents” d’Aurillac

Les actes de ces rencontres sont disponibles sur Internet

<http://www.cemea.asso.fr/>





Ceméa - 24 rue Marc Seguin - 75018 Paris
www.cemea.asso.fr - Tél. 01 53 26 24 19